



3,20€

COLLECTION

Coup de folie

Irrésistible Natalia

Jill Shalvis



VOLUME SPÉCIAL

Un roman
GRATUIT

à l'intérieur.

JILL SHALVIS

Irrésistible Natalia

Cet ouvrage a été publié en langue anglaise sous le titre :

A ROYAL MESS

Traduction française de CAROLE PAUWELS

1.

L'aéroport était noir de monde. Une situation somme toute banale pour un dimanche après-midi et, pourtant, l'employée de la compagnie aérienne semblait sur le point de s'effondrer en larmes sous les récriminations des passagers furieux d'apprendre que tous les vols étaient complets.

Plus chanceux que les autres, Timothy Banning s'accrochait à sa carte d'embarquement comme un noyé à sa bouée. Il ne rêvait que d'une chose : rentrer chez lui au Texas, retrouver son ranch... et se remettre de ses vacances à New York.

Chaque fois qu'il allait rendre visite à sa grand-mère, c'était la même chose : il était épuisé, moralement et physiquement. Spectacles, boutiques, bavardages, rien ne semblait pouvoir arrêter la vieille dame.

Ah oui, une chose dont il faudrait se souvenir pour la prochaine fois : quand Rose parlait de faire du deltaplane au-dessus de Central Park, il fallait la prendre au sérieux ! Bon sang, elle avait failli avoir sa peau, cette fois-ci.

Tim fit jouer les muscles douloureux de ses épaules et bâilla. Quelques heures de sommeil et il n'y paraîtrait plus. Du moins l'espérait-il.

Devant lui, une petite fille, nichée dans les bras de sa mère, l'observait avec de grands yeux d'un bleu de porcelaine. Elle devait avoir dans les cinq ans, et ressemblait à une poupée dans sa robe de petite fille modèle.

Le tableau aurait été charmant si elle n'avait pas tenu à la main une sucette d'un rouge criard. Pourvu, oh, pourvu qu'elle ne soit pas assise juste à côté de lui dans l'avion !

Souriant de toutes ses dents, la fillette se mit soudain à agiter la sucette.

— Tish, fais attention, protesta sa mère. Remets cette sucette dans ta bouche.

Oh oui, s'il te plaît, Tish, fais donc ça.

L'enfant finit par caler la sucette dans sa joue, et observa avec curiosité le chapeau de Tim.

— T'es un cow-boy ?

Repoussant d'un doigt son Stetson, Timothy acquiesça.

— Mouais.

— T'as un seval ?

— Mouais.

— Il aime le sucre ?

— Sûrement moins que toi.

La gamine gloussa, et Tim poussa un soupir d'exaspération. La file d'attente devant lui n'avait pas bougé d'un millimètre et l'agitation ambiante prenait des allures de cataclysme. Les protestations des passagers, le grésillement des haut-parleurs, le ton las des employés, et l'odeur du kérosène... Quel contraste avec ses riches prairies semblables

à une mer d'émeraude, et le silence de la campagne à peine troublé par le mugissement des troupeaux.

— Je crains que vous ne m'ayez pas comprise, dit une voix de femme irritée. J'exige de prendre cet avion.

Tim jeta machinalement un regard par-dessus son épaule, et marqua un temps d'arrêt. La voix aux intonations distinguées ne cadrait pas du tout avec l'attirail de jeune délinquante : minijupe de cuir, collection de piercings et cheveux en brosse.

— Je regrette, madame, dit l'employée d'un ton las. Le vol a été surbooké.

— C'est-à-dire ?

Tim consacra une seconde à plaindre la malheureuse employée. Puis, serrant sa carte d'embarquement avec une conscience aiguë de sa chance, il avança en traînant les pieds, au rythme amorphe de la cohorte d'heureux élus.

— Trop de billets ont été vendus par rapport au nombre de places, expliqua calmement l'employée. Mais nous pouvons...

— Vous pouvez bien avoir vendu tout l'État de New York, ce n'est pas mon problème ! J'ai ici un billet de première classe, et j'exige de monter à bord.

Tim hocha la tête. La passagère éconduite avait beau être habillée comme une adolescente rebelle, elle n'en avait assurément pas le langage. Et son côté « je suis une reine et toi une domestique » avait quelque chose d'agaçant. Encore une de ces filles à papa qu'il avait en horreur.

La file d'attente s'amenuisait devant lui, et il ne restait presque plus que Tish et son extraordinaire sucette.

Bientôt, il serait confortablement allongé sur son siège, les yeux fermés, perdu dans le monde des rêves.

Tandis qu'il passait le sas, il adressa un sourire à la ravissante hôtesse rousse qui lui souhaitait la bienvenue, et la perspective de se reposer s'effaça au profit d'une autre de ses activités favorites.

Les femmes.

Malheureusement pour lui, c'était un hobby qu'il ne pratiquait qu'en spectateur. Allez savoir pourquoi, les femmes n'étaient pas transportées d'allégresse à l'idée de partager la vie rude et exigeante du ranch. Pas une seule ne comprenait qu'un cheval malade ou un troupeau de vaches à rassembler passaient avant une soirée romantique.

Bloqué par la foule qui bataillait frénétiquement pour atteindre les compartiments à bagages, Tim adressa une grimace chagrinée à l'hôtesse, qui abandonna son sourire professionnel et compatit à son sort.

— Oui, je sais, c'est une vraie pagaille. Il y a des jours comme ça... Mais, si vous avez besoin de quoi que ce soit, n'hésitez pas à me le demander. Je m'appelle Fran.

Elle le dévorait des yeux et, en dépit de sa fatigue, il restait encore à Tim assez d'entendement, ou de fierté masculine, pour goûter sa franche appréciation.

— A tout à l’heure, lança-t-il, avant de s’avancer dans l’allée.

Puis il se laissa tomber à sa place, en caressant l’espoir, absolument déraisonnable, que les deux sièges à côté du sien restent vides. « Ou alors, pria-t-il en silence, faites que ce soit une personne mince et calme. » Très calme.

Avec un bâillement étouffé, il rabattit son Stetson sur les yeux, et se hasarda à étendre ses longues jambes. Il ne réussit qu’à se cogner les genoux. Tant pis. Il avait appris depuis longtemps à dormir n’importe où, et presque sur commande. Aujourd’hui ne ferait pas exception.

Lentement, il se laissa sombrer dans le sommeil. Quel calme ! Apparemment, son souhait avait été exaucé, et personne n’avait pris place à côté de lui.

A côté, non. Mais derrière, quelqu’un donnait de furieux coups de pieds dans son dossier.

Il ouvrit un œil, se démancha le cou et aperçut deux grands yeux bleus surmontant une bouche poisseuse.

— Salut, cow-boy.

Riant aux éclats, Tish agita la main, frappant sa mère en plein visage.

Tout en grommelant intérieurement, Tim lui rendit son salut et se renfonça dans son siège.

Il ferma de nouveau les yeux, et ne tarda pas à s’assoupir.

Hélas, pas pour longtemps.

Tiré du sommeil par un coup de pied dans les chevilles, il feignit de dormir, persuadé que Tish se lasserait vite de ce petit jeu.

Mais, ce n’était pas Tish.

Risquant un regard sous son chapeau, il aperçut deux longues jambes fines et nerveuses, terminées par de lourdes bottes de motard.

— C’est pas vrai, je rêve ! marmonna la passagère, en se laissant tomber dans le siège à côté de lui.

La délinquante ! Finalement, elle avait réussi à trouver une place. Et, avec la chance qu’il avait, il fallait que ce soit justement à côté de lui !

— C’est dingue ce que les fauteuils sont serrés ici. J’ai l’impression d’être une sardine dans sa boîte.

Elle se tortilla sur son siège, dans l’espoir sans doute de rendre la vie impossible à son voisin. Et elle y réussit à merveille.

La minijupe de cuir remonta un peu plus sur ses cuisses, et Tim se demanda comment sa mère avait pu l’autoriser à sortir dans cet accoutrement. Enfin, cela aurait pu être encore pire, essaya-t-il de se convaincre en fermant de nouveau les yeux. Elle aurait pu être le genre de personne à ameuter tout l’avion...

— Quand je pense que j’ai un billet de première classe !

Elle fit claquer son chewing-gum tellement fort que le tympan de Tim faillit éclater.

— Je devrais faire un procès à cette compagnie !

Bon, d'accord. Elle était le genre de personne à ameuter tout l'avion !

— Et comment je fais pour m'étendre ? Aïe !

Elle se massa la jambe. Et, comme ils étaient vraiment très proches, le bout de ses doigts effleura celle de Tim.

Il n'allait pas la regarder. Sûrement pas. Il ne jetterait même pas un petit coup d'œil dans sa direction. Rabaissant au maximum son chapeau sur ses yeux, il se renfonça un peu plus dans son siège.

— Non, mais c'est dingue, vraiment, la chance que j'ai aujourd'hui.

A qui parlait-elle, avec ce petit accent indéfinissable ? Tim se décida à lui glisser un regard. S'adressait-elle à lui, ou à la dame plutôt corpulente qui avait pris place au bout de leur rangée ? Puisque l'autre passagère ne répondait pas, et qu'il feignait de dormir, une conclusion s'imposait : elle se parlait à elle-même.

Ce qui voulait dire qu'elle n'était pas seulement très bavarde. Elle était bavarde *et* folle.

— Je suis sûre que les notables de ce pays sont un peu mieux traités que ça.

Tim se pelotonna sur son siège en parvenant cette fois à ne pas se cogner les genoux.

— C'est un scandale de faire voyager les premières classes dans ces conditions. Quelle insulte pour une personne de mon rang.

Elle avait dû se tourner sur le côté, à la recherche d'une position un peu plus confortable, car il sentit soudain ses cheveux lui effleurer le bras. Une odeur délicatement fleurie l'envahit. Un parfum de luxe, sophistiqué et irrésistible.

En temps normal, il aurait adoré ça. La sensation et le parfum. Mais il avait une ligne de conduite concernant les femmes : éviter les adolescentes folles à lier.

L'avion commençait à prendre de la vitesse sur la piste. Parfait. Personne n'aimait parler durant le décollage. En tout cas, pas lui. C'était sa dernière chance de pouvoir s'endormir.

Elle se tut pendant quinze secondes. Puis, les espoirs de Tim s'évanouirent.

— Oh, Seigneur...

La voix chevrotante, elle avait considérablement perdu de sa superbe.

— Considérant le nombre de fois où j'ai pris l'avion, on pourrait penser que les décollages ne me font plus rien...

Il sentit son bras glisser contre le sien tandis qu'elle se cramponnait à l'accoudoir. Une peau douce, tendre et tiède...

N'ouvre pas les yeux, Banning.

— Vous avez entendu ce grésillement dans le moteur ?

Tim sentit soudain qu'on lui donnait un coup de coude.

— Excusez-moi. Je suis navrée de vous déranger, mais vous croyez qu’il s’agissait d’un grésillement ?

Un autre homme aurait peut-être pu ignorer la note d’angoisse dans sa voix, mais il avait toujours été incapable de tourner le dos à quelqu’un qui avait peur. Ouvrant les yeux, il braqua la tête vers elle.

— Il y a toujours un tas de bruits au décollage. Mais, c’est normal.

Elle cessa de mâchonner son chewing-gum et se mordit la lèvre, les mains toujours crispées de chaque côté des accoudoirs. Ce qui voulait dire, vu le peu de place dont ils disposaient, qu’elle lui enfonçait le coude dans les côtes.

— Vous pouvez me croire, ajouta-t-il, quelque peu surpris par l’intensité de ses prunelles dorées.

Elle avait les cheveux pareillement dorés, dressés en dizaines de petits picots qui lui donnaient vaguement l’air d’un porc-épic, et dégageaient des oreilles garnies d’anneaux sur tout leur pourtour.

— Tout va très bien se passer, dit-il encore, désireux d’apporter cette précision avant de s’endormir.

On ne sait jamais. S’il lui prenait l’envie de le déranger de nouveau...

Elle hocha la tête. Ses yeux étaient soulignés d’un épais trait d’eye-liner, et ses paupières disparaissaient sous une impressionnante couche de fard orange qui contrastait avec le bleu électrique de ses lèvres.

Devant eux, Fran écarta le rideau qui les séparait des premières, non sans adresser un petit clin d’œil effronté à Tim.

Son encombrante voisine se redressa d’un bond et pointa du doigt dans la direction de l’hôtesse.

— Vous avez vu ça ? On est en train de leur servir un repas, là-bas. Et moi, alors ? Hou, hou ! Hello ?

En dépit de ses gesticulations, Fran disparut de l’autre côté du rideau.

— Ça alors !

La jeune fille se rassit, visiblement très surprise d’être ainsi ignorée.

— J’ai vraiment faim, moi. Ce n’est pas juste.

Elle parut remâcher son dépit quelques secondes, puis éleva de nouveau la voix.

— Mon rang me donne droit à certains égards, vous savez. Dans mon pays, personne n’oserait jamais me traiter de cette façon. J’exige qu’on m’apporte de quoi me restaurer.

Fran se glissa jusqu’à eux, l’air sévère.

— Mademoiselle, je vais vous demander de baisser le ton...

— On voit que vous ne savez pas à qui vous parlez ! Personne n’a jamais osé m’ordonner de me taire.

— Je n’en doute pas une seconde. Mais vous pourriez aussi bien être la reine

d'Angleterre que ça n'y changerait rien. Ici, c'est moi qui commande.

Le rideau se referma d'un geste sec, mettant fin à la conversation.

— Mais j'ai faim, gémit la jeune fille. Et tout ceci constitue un grave manquement au protocole.

— J'en suis navré, dit Tim, curieusement adouci.

— Vous non plus, vous ne savez pas qui je suis, n'est-ce pas ?

— Laissez-moi deviner. Une princesse européenne, peut-être ?

— En effet.

Natalia se rengorgea, jusqu'à ce qu'elle comprenne qu'il se moquait d'elle. Finalement, ne pas être reconnue était bien moins agréable qu'elle ne l'avait imaginé.

Chaussant ses écouteurs, elle se mit à hocher vigoureusement la tête.

Complètement folle, songea Tim.

Hissée sur son siège, Tish passa la tête entre eux deux.

— Salut !

La princesse en cuir sourit et abaissa ses écouteurs, dont s'échappa une cacophonie insupportable.

— Salut, toi.

— J'ai cinq ans. Ça fait tout ça.

Penchée par-dessus le dossier, elle heurta Tim à la tête tandis qu'elle tendait cinq petits doigts poisseux.

— Et moi, j'ai vingt et un ans.

Tim ne put dissimuler sa surprise.

— Pas possible ?

Les paupières outrageusement fardées de la jeune fille battirent avec coquetterie.

— Quel âge me donniez-vous ?

— Quinze ans.

— Quinze ans, vraiment ?

Elle ôta son blouson de cuir et révéla un petit haut brassière noir très ajusté, apportant la preuve, tout en rondeurs, qu'elle avait effectivement plus de quinze ans.

Elle éclata de rire devant la tête ahurie qu'il faisait. La fillette gloussa et laissa tomber sa sucette. Sur sa chemise, évidemment.

Tim la récupéra avant que la gamine ne bascule pardessus le siège pour l'attraper, et fit une croix sur son petit somme tant espéré.

— Tish, rassieds-toi, maintenant, dit sa mère.

Oh, oui, s'il te plaît, Tish, fais donc ça.

Tim jeta un regard à sa voisine. Elle lui sourit. Lui non. Il l'aimait mieux quand elle

avait quinze ans.

Une hôtesse passa dans l'allée et distribua à chaque passager un sachet de cacahuètes ridiculement petit. Il aurait été plus juste de dire qu'elle le lançait à la volée d'un air maussade. Pas assez rapide pour le rattraper, la princesse en cuir reçut le sien directement sur l'estomac.

— Je hais ces vols commerciaux, grommela-t-elle.

Elle se tint coite quelques minutes, et Tim se reprit à espérer. Finalement, il allait peut-être pouvoir dormir un moment.

Il se retourna sur son siège, trouva une position à peu près confortable et ferma les yeux.

Jusqu'ici, tout allait bien. Sa voisine était calme.

Remarquablement calme.

— Je suis incapable de dormir en avion, dit-elle, en jouant nerveusement avec le sachet de cacahuètes.

Froissement, chiffonnement, craquement.

Avec un soupir, Tim tendit la main et la posa sur celles de la jeune fille. Par pitié, qu'elle arrête de faire tout ce bruit !

— Merci, murmura-t-elle, en entremêlant ses doigts aux siens.

Bizarrement, elle n'ajouta plus un mot.

Et voilà comment Tim se retrouva à tenir la main d'une jeune délinquante folle à lier. Ou plutôt non, d'une femme tout ce qu'il y avait de plus femme. Mais, folle à lier quand même.

Dans l'univers où vivait Natalia, tout le monde savait qu'elle était une princesse, en dépit de ses efforts pour le cacher. Et, dans ce domaine, elle ne manquait pas d'imagination.

Mais, dans ce pays, elle n'était personne. Et l'expression « s'en moquer royalement » très en vogue aux États-Unis prenait une toute nouvelle dimension.

Évidemment, ainsi qu'aimait le rappeler Amelia Gordon, son ancienne gouvernante, une princesse ne perdait jamais son sang-froid. En public, du moins.

Elle avait failli à cette règle plusieurs fois, mais elle était bien décidée à ne pas recommencer. Ce serait bien plus amusant de flirter un peu avec ce magnifique cow-boy assis juste à côté d'elle.

Pas très protocolaire, elle le reconnaissait volontiers mais son Altesse Sérénissime Natalia Brunner von Grunberg n'était pas connue pour se plier aux règles de bienséance. Elle n'avait jamais pu s'y faire. Non qu'elle rejetât en bloc le monde auquel elle appartenait, mais elle était tout simplement incapable d'obéir. Et puis, elle adorait choquer les gens avec ses tenues extravagantes.

Ce qui n'empêchait pas sa famille de l'adorer. Elle était différente, c'est tout. Et on l'aimait ainsi.

De temps en temps, pour s'amuser, ou pour faire plaisir à son père, elle jouait quand même à la gentille petite princesse digne et réservée. Mais, aujourd'hui, elle se sentait complètement déboussolée. La grossièreté et le manque de savoir-vivre des Américains la choquaient, et ce voyage semblait commencer sous de bien mauvais auspices.

Mais Amelia ne l'avait-elle pas prévenue que cette bonne vieille Amérique était la patrie des truands, des divas hollywoodiennes et des cow-boys mal dégrossis ?

En vérité, elle avait une passion pour les westerns. Lili, sa cadette, prétendait qu'elle regardait trop les vieux films de Clint Eastwood. Et alors ? Ce n'était pas sa faute si elle le trouvait fascinant. Bon, elle savait bien que les Américains d'aujourd'hui ne portaient pas forcément des chapeaux et des revolvers à six coups. Mais c'était une image très attrayante visuellement. Et elle aimait les belles images.

Dans ce domaine, l'homme assis à côté d'elle était particulièrement plaisant à regarder, tout en muscles et en force virile. Sans oublier le Stetson réglementaire. Et il lui tenait la main. N'était-ce pas tout simplement adorable ? Elle n'aurait jamais pensé qu'un cow-boy rude et solitaire pouvait être aussi attentionné. Car il était rude et solitaire. Il suffisait de voir son profil énergique, son regard intraitable, la façon cassante dont il lui parlait.

Elle l'enveloppa d'un long regard appréciateur, en songeant qu'Hollywood avait manqué de flair en ne le faisant pas tourner dans un western.

— Seriez-vous en possession, par le plus grand des hasards, d'un revolver à six coups ?
Il repoussa son chapeau en arrière et lui adressa un regard soupçonneux.

— Vous avez bu ?

— Non, absolument pas.

Encore une chose que les princesses ne faisaient pas en public.

— Je me posais juste la question. Alors ? Vous en avez un ?

Il rabattit son chapeau sur son visage, ce qui était un véritable scandale quand on était aussi beau que lui.

Il n'entrait pas vraiment dans la catégorie joli garçon

— de toute façon, il y avait assez de spécimens de ce type chez elle — mais plutôt dans le genre cow-boy Marlboro, sans la cigarette. Les traits anguleux, comme taillés dans du granit, la peau tannée par le grand air, et un corps à se damner.

— J'ai laissé le six coups à la maison, dit-il. Avec mon cheval qui parle.

Il bâilla, étira ce corps à la musculature invraisemblable, et se cogna les genoux dans le siège en face de lui. Étouffant un juron, il se recroquevilla de nouveau. Et tout cela sans jamais lui lâcher la main.

Natalia, d'ordinaire plutôt blasée, se sentit fondre. Il portait une chemise bleu marine et un jean délavé. N'oublions pas le jean délavé. Le tissu usé collait à ses cuisses musclées comme une seconde peau, et paraissait si doux qu'on avait envie de le toucher. Il y avait fort à parier qu'il ne l'avait pas acheté ainsi, et que des heures et des heures de travail dans les champs lui avaient donné cette patine.

Contrairement à l'idée qu'on pourrait se faire de la garde-robe d'une princesse, elle-même possédait plusieurs jeans, artificiellement blanchis, tailladés ou effrangés. Mais elle n'en avait pris aucun pour ce voyage. Elle avait envie d'émouvoir un peu les foules, et le cuir remplissait à merveille cette fonction.

Bon, c'était peut-être un peu puéril, mais elle adorait attirer l'attention. Ce qui expliquait pourquoi elle se trouvait là toute seule, sans assistants ni garde du corps. La fille d'une des amies de sa mère se mariait, et elle avait proposé de représenter sa famille. Contre toute attente, son père n'avait fait aucune difficulté, sans doute parce qu'elle avait juré de lui faire honneur. Pour une fois. Mais elle avait oublié que ses nerfs avaient un peu trop tendance à lâcher à la moindre contrariété.

Encore que la contrariété n'était pas si minime. Elle était coincée entre un cow-boy à demi affalé sur elle — ça, ce n'était pas le plus désagréable — et une femme d'au moins cent vingt kilos qui dormait la bouche ouverte, et dont les ronflements étaient à deux doigts de passer le mur du son. Ils parvenaient même à couvrir le dernier CD de Blink-182 qui vociférait dans ses écouteurs.

Le cow-boy, au moins, dormait en silence. Mais sa seule présence était une source de distraction, et elle ne pouvait s'empêcher de jeter régulièrement un coup d'œil discret dans sa direction.

Malheureusement, elle avait bu un peu trop d'eau et devait se lever. D'urgence. Elle observa Mme Ronflements Assourdissants d'un air vaguement dégoûté. Par pitié, que quelqu'un l'abatte si jamais elle se laissait aller à dormir en public avec la bouche ouverte

assez grand pour gober les mouches.

— Excusez-moi, murmura-t-elle, en poussant du coude l'imposante passagère.

Cette dernière se réveilla en sursaut et lui jeta un regard meurtrier.

— Je dormais.

— Difficile de ne pas le remarquer. Mais je dois utiliser les commodités.

— Hein ?

N'avaient-ils aucun vocabulaire dans ce pays ? Agacée, Natalia pointa l'avant de l'avion.

— Ah, vous voulez dire les cabinets ?

Seigneur ! Pouvait-elle parler un peu plus fort ? Le commandant de bord était peut-être un peu dur d'oreille.

— Eh ben, ma p'tite, si vous devez vous soulager, il faut le dire, ajouta-t-elle avec une mimique ironique. A moins que les princesses dans vot'genre soient pas comme tout le monde.

Oh, très drôle ! N'était-ce pas tout simplement à mourir de rire ?

— Vous permettez ? J'aimerais sortir.

— Ouais, ouais. J'voudrais pas faire attendre sa majesté. La passagère extirpa sa masse imposante du fauteuil.

Dans le miroir des toilettes, Natalia observa avec horreur son visage pâle et défait, ses yeux cernés. Elle essaya de N'asperger les joues d'eau fraîche, mais ne parvint qu'à massacrer sa coiffure au point de ressembler à la fiancée de Frankenstein. Très joli, vraiment.

Le cow-boy s'étira au moment où elle regagnait son siège, repoussa son chapeau et ouvrit un œil. Un œil d'un vert intense, pailleté d'or, qui l'observa avec étonnement.

— Nous sommes déjà arrivés ?

— Non.

— Ah.

Il se retourna dans son fauteuil et heurta le bras de Natalia. Scandalisée qu'il ne se confonde pas immédiatement en excuses, comme tout le monde le faisait au moindre contact accidentel, elle l'observa d'un air courroucé.

Non seulement il ne dit rien, mais il n'eut pas un regard pour elle.

Pour une fois, elle laissa passer l'affront. Les Américains étaient sans doute mal élevés, mais ils étaient aussi diablement séduisants.

— Vous me regardez dormir ? demanda-t-il, de sa voix rauque aux intonations traînantes.

Natalia détourna vivement les yeux.

— Pas du tout !

— Je sais que vous me regardez.

Plus maintenant. Plutôt mourir. Refusant même de regarder par le hublot, il aurait encore pu s'imaginer qu'elle le contemplait, la jeune femme reporta son attention sur sa voisine qui s'était remise à ronfler. Avec un soupir, elle se tint droite, les mains sagement croisées sur les genoux, dans sa meilleure imitation d'une souveraine assistant à une réception officielle.

Elle parvint même à garder son calme lorsqu'une turbulence secoua l'avion. Mais elle aurait donné n'importe quoi pour que le cow-boy lui tienne de nouveau la main.

Ce qu'elle n'avait pas imaginé durant cet épouvantable trajet en avion, c'est que les choses allaient empirer. Terriblement.

L'avion se posa à l'heure prévue, et Natalia se précipita pour être parmi les premiers à débarquer. Sur la passerelle, elle se retourna pour voir si son cow-boy la suivait puis, poussée par la foule, se rua en avant, pressée de...

Se perdre.

Il fallait qu'elle attrape le vol suivant. Si elle arrivait à se repérer dans ce monstrueux aéroport de... Où était-elle, déjà ? Ah, oui, Dallas. Dallas, au Texas. Là où toutes les femmes avaient les cheveux archi crêpés et laqués, et où les hommes portaient des boucles de ceinture plus grosses que...

Inutile de perdre son temps à chercher des comparaisons quand elle avait du souci à se faire pour elle-même. Elle resta un moment plantée au beau milieu de l'aéroport, à jeter des regards désespérés de tous les côtés, bousculée par une foule hargneuse. Finalement, sans bien comprendre comment elle était arrivée là, elle se retrouva au Terminal C.

Bon, ce n'était pas la fin du monde. Elle avait deux jambes en parfait état de marche, et elle n'avait plus qu'à courir.

Plus facile à dire qu'à faire dans un lieu bondé, et avec des bottes qui pesaient une tonne. Zigzaguant entre les voyageurs, elle tenta de progresser vers le Terminal B. Sa valise lui heurtait la cuisse à chaque pas, et ses orteils hurlaient au martyre lorsqu'ils heurtaient le bout renforcé des bottes. Évidemment, elles n'étaient pas faites pour courir le marathon. Mais, bon sang, ce qu'elles avaient comme style !

Ça prenait des années pour avancer. Des personnes âgées qui trottaient comme des souris, des enfants dans tous les coins... A ce régime-là, elle arriverait à la porte d'embarquement sous la forme d'une souillon dégoulinante de sueur.

Elle était déjà tellement essoufflée qu'elle dut s'arrêter, poser sa valise, et prendre une profonde inspiration. Pas de doute, elle ferait bien de s'inscrire à un programme de remise en forme.

Mais, d'abord, elle avait besoin d'un masque à oxygène.

— Eh vous ! Écartez-vous du passage.

L'exhortation venait d'un homme au volant d'une voiturette de golf. Oh, merci, Seigneur ! Pour économiser ses poumons, elle serait même montée sur un skate-board.

— S'il vous plaît..., murmura-t-elle en essayant de reprendre son souffle. Pouvez-vous me conduire...

Haletant comme une locomotive à vapeur, elle vérifia son billet.

— Désolé, ce n'est pas possible.

— Quoi ?

Elle examina la voiturette. Il y avait bien assez de place pour elle.

— Comment ça, ce n'est pas possible ? Il faut que j'aille...

— Non, je vous dis.

— J'imagine que vous ne savez pas qui je suis, mais...

— Écoutez, vous pourriez aussi bien être la reine d'Angleterre que je ne vous emmènerais pas. Je ne prends que les gens qui ont du mal à marcher.

Sur ces mots, il redémarra, abandonnant la jeune femme à son triste sort.

Le bras prêt à se démancher sous le poids de la valise, les pieds en feu, elle reprit sa course et se présenta à l'embarquement avec deux bonnes minutes d'avance. Affalée sur le comptoir, elle leva un doigt pour attirer l'attention de l'employée, signalant par là même qu'elle ne pouvait, avec la meilleure volonté du monde, s'exprimer avant d'avoir repris son souffle.

Le visage maussade, son interlocutrice attendit en tapant avec impatience le bout de son stylo sur le comptoir.

— Je voudrais... faire enregistrer...

— Le vol a été annulé en raison du mauvais temps.

— Quoi ? s'écria Natalia, oubliant ses bonnes manières.

— Un orage au-dessus du Nouveau-Mexique.

— Mais, c'est là que je veux aller.

— Vous n'êtes pas la seule.

Bon, inutile de tergiverser davantage. Le moment était venu de sortir son portable et de composer le numéro de la maison. La maison, c'était une bonne idée. Une idée réconfortante. Pour la conseiller, il y avait son père, ses assistants, et même Amelia. Surtout Amelia, avec son don de tout savoir, de tout connaître. Depuis l'enfance, la vieille dame l'avait tirée de plus d'un mauvais pas, devinant comme par enchantement quand sa protégée avait besoin d'elle. Lili et elle l'avaient toujours considérée comme une sorte de Mary Poppins des temps modernes, et avaient fini par accepter que certaines choses ne puissent pas s'expliquer. Des choses magiques et prodigieuses.

Quoi qu'il en soit, Natalia avait besoin de sa nounou, et Amelia le savait probablement déjà. Il y avait même de grandes chances qu'elle ne lui serve pas un « je vous l'avais bien dit » triomphal.

En principe.

Mais elle emploierait ce ton sentencieux, exagérant sa solennité toute britannique, pour lui rappeler qu'elle avait toujours désapprouvé ce voyage.

Pourtant, il était bien naturel de vouloir un peu de liberté après avoir été surprotégée

toute sa vie. A cause de cela, elle détestait tout ce qui ressemblait à une restriction. D'où sa fureur d'être coincée à Dallas.

— Que me suggérez-vous ? demanda Natalia, avec son sourire le plus assuré.

Un sourire royal. Ou plutôt non, un sourire qui voulait dire : « Je ne vous conseille pas de m'envoyer promener. »

Le regard fixé sur son écran, comme si le destin de Natalia y était écrit, l'employée prit tout son temps pour répondre, affichant un air de suprême contrariété. Ses cheveux blonds étaient si effilés qu'ils ressemblaient à des queues de rat, et ses pauvres lobes supportaient des anneaux aussi grands que des cerceaux. Et dire que certains critiquaient ses goûts vestimentaires, songea Natalia.

— Il y a un vol demain, consentit enfin à l'informer l'antipathique jeune femme.

Natalia cessa de détailler son maquillage criard.

— Demain ?

— Je viens de vous le dire.

Natalia résista à l'envie d'enfouir la tête au creux de son bras posé sur le comptoir, et de pleurer une bonne fois.

— Et mes bagages ?

— Vous allez devoir les garder avec vous.

— Vous plaisantez ?

L'employée ne lui fit même pas l'aumône d'un sourire.

— Vous ne plaisantez pas !

— Je ne suis pas payée pour ça.

Natalia hocha la tête.

— Ce n'est pas possible. Je suis en train de rêver. Rien de tout ça n'est vrai.

— Si vous voulez, vous pouvez toujours prendre l'autobus.

— L'autobus ?

— C'est ça.

— Et comment fait-on ?

— La navette vous conduira à la gare routière.

Les doigts crispés sur le rebord du banc, Natalia attendait depuis quinze minutes dans une atmosphère moite et étouffante. Le ciel lourd charriait d'énormes nuages noirs, annonciateurs d'un déluge, mais il n'y avait toujours pas un souffle de vent.

Elle ôta son blouson de cuir et le posa sur la valise à ses pieds. On ne servait probablement pas de repas dans les autocars. Pas d'hôtesse odieuse, mais pas non plus de sachets de cacahuètes.

Seigneur, elle allait mourir de faim !

Encore qu'elle eût quelques réserves ! Profitant qu'il n'y avait personne autour d'elle —

pas si fous, les autres étaient sagement restés dans l'aéroport à attendre le prochain vol — elle s'observa d'un œil critique. Assurément plus dodue que la moyenne, elle pouvait se passer d'un repas ou deux.

D'un autre côté, ses rondeurs ne déplaisaient pas à tout le monde. Et elle avait des seins parfaits.

Évidemment, cela ne lui servait pas à grand-chose, protégée comme elle l'était depuis l'enfance. Sauf que, aujourd'hui, elle n'avait pas de chaperon.

Cette pensée la soulagea d'un poids énorme. Elle se surprit même à sourire dans le vide. Elle était toute seule, comme elle en avait toujours rêvé. Et, quoi qu'il arrive, sa famille pourrait être fière d'elle.

Bien sûr, elle avait conscience de mener une existence très privilégiée. Mais il y avait quand même autre chose à connaître et à vivre que le harcèlement des journalistes et les bals de charité. Et, de toute son âme, elle voulait mener quelques-unes de ces expériences.

Difficile à faire avec une petite sœur encore plus naïve qu'elle, des gardes du corps, une ancienne nounou, un père ultra protecteur, et un peuple tout entier qui guettait ses moindres faits et gestes. Mais, il était grand temps qu'elle se lance en solo. Qu'elle vive une vraie aventure. Bon, d'accord, le mariage de la fille d'une des vieilles amies de sa mère à Taos, Nouveau-Mexique, n'était pas précisément ce qu'on pouvait appeler une aventure. Mais, c'était déjà un début. L'air de ne pas y toucher, Natalia avait obligeamment proposé de représenter sa famille.

Obligemment, ha ! Elle s'était jetée sur l'occasion. Son père avait accepté à contrecœur, la submergeant de conseils et de mises en garde. « Sois prudente, avait-il dit. Appelle-moi régulièrement. »

Un éclair zébra le ciel, suivi par un roulement de tonnerre, et Natalia sursauta, aspirant soudain à la présence de sa sœur. Mais Lili était retenue par d'autres obligations. L'orage qui grondait créait une atmosphère inquiétante et, à chaque éclair, Natalia perdait de sa belle assurance. Elle plongea la main dans son sac, fouilla quelques secondes pour trouver son portable, et referma avec soulagement les doigts sur l'appareil. Quel mal y avait-il à appeler la maison ? Juste pour rassurer tout le monde, bien sûr. Il leur en fallait tellement peu pour s'inquiéter.

Les roulements de tonnerre redoublèrent de violence, et Natalia composa le numéro en espérant pouvoir joindre quelqu'un avant l'électrocution.

Une sévère voix féminine lui répondit.

— Dites-moi tout, mon enfant.

Amelia avait décidément un don déconcertant pour lire dans ses pensées.

— Et, s'il n'y avait rien à dire ?

— Chère petite, vous avez toujours quelque chose à dire. De quoi s'agit-il ? Vous allez bien, naturellement, sinon je le saurais.

— Je vais bien, répondit Natalia, tout en embrassant du regard le paysage le plus plat

qu'elle eût jamais vu.

Puis, pour prévenir chez la vieille dame toute velléité de lui envoyer une escorte, elle se hâta d'ajouter :

— Mieux que bien, en fait. Ça ne pourrait pas aller mieux.

— Hum...

Il y eut un long silence, chargé de suspicion, et Natalia comprit que sa nounou attendait des aveux complets. Terriblement tentant, mais elle parvint à garder le silence.

— Nous sommes là, si vous avez besoin de nous, ma petite fille.

— Vous voulez dire, si je me suis plantée.

— Ce vocabulaire ne convient guère à une princesse, protesta Amelia, avec une pointe d'amusement dans la voix. Mais, si vous avez besoin de quoi que ce soit, il vous suffit de me téléphoner.

Natalia le savait. Elle n'aurait probablement même pas à téléphoner. Quel soulagement ! Sa gorge se serra devant tant d'attention. Elle aussi les adorait, et elle voulait pardessus tout qu'ils soient fiers d'elle. Elle pouvait le faire. Elle pouvait faire n'importe quoi. Après tout, était-elle une princesse, oui ou non ? Et peut-être pourrait-elle en profiter pour vivre une toute petite aventure, pendant qu'elle y était.

— Natalia ? Vous savez, c'est long une semaine toute seule, surtout pour quelqu'un comme vous. Il n'y a pas de honte à avoir.

— Vous voulez dire, pour quelqu'un qui ne connaît rien de la vraie vie ?

— Si vous avez besoin de quoi que ce soit..., répéta Amelia avec une calme obstination.

— Inutile d'insister. Vous me comprenez, n'est-ce pas ?

Natalia avait besoin de se l'entendre dire. Un besoin vital.

— Oui, chère enfant, dit la vieille dame, d'une voix radoucie. Je comprends. Vous voulez prouver à vous-même de quoi vous êtes capable. Ne vous inquiétez pas, vous y parviendrez à merveille. Mais, gardez la tête froide.

— Promis. A bientôt.

— A bientôt, chère petite.

Natalia garda un moment le téléphone serré contre son cœur, comme si elle pouvait engranger pour plus tard toute la tendresse de sa nounou. Peut-être qu'en fermant les yeux et en se concentrant...

— Vous avez l'heure ?

Natalia sursauta en entendant la voix aux intonations vulgaires. C'était un jeune homme, d'environ vingt ans, avec l'air d'avoir manqué plus d'un repas. Ses cheveux, si toutefois il en avait, étaient couverts d'un bonnet de laine enfoncé au ras des yeux, et son regard était... terriblement sournois.

Natalia sentit son pouls s'accélérer. Pourquoi n'avait-elle pas dit à Amelia où elle se trouvait ? Parce qu'elle pouvait très bien se débrouiller toute seule, voilà pourquoi. Et

puis, aussi irrationnel que cela puisse paraître, la vieille dame le savait probablement déjà.

— L’heure, dit-elle, avec un calme qu’elle était loin d’éprouver, mais naturellement.

« Oh, s’il te plaît, va-t’en », pria-t-elle silencieusement, tandis qu’elle consultait sa montre.

— Il est tout juste quinze... Hé, mais ça ne va pas !

Il avait ramassé sa valise et le blouson posé dessus, et tirait sur la bandoulière du sac qu’elle avait gardé à l’épaule.

— Je vous interdis ! protesta-t-elle, en lâchant le téléphone pour s’agripper de toutes ses forces à son sac. C’est à moi.

— Lâche ça, grommela le jeune homme, l’air menaçant.

Visiblement, il ne savait pas à qui il avait affaire, ni ce qu’elle avait déjà enduré en une seule journée. Sa colère longtemps contenue explosa comme une bombe, et lui donna le courage de résister.

— Vous allez me rendre mes affaires, espèce de... de... paltoquet !

— Mais, t’es cinglée, toi. Tu devrais piquer une crise, je sais pas, moi : crier, pleurer. On t’a jamais dit dans tes cours d’autodéfense qu’il ne fallait pas résister ?

— Personne ne va faire de crise, et vous allez me rendre gentiment ce qui m’appartient.

Pour toute réponse, le voyou la poussa violemment et Natalia, surprise, bascula par-dessus le banc, dans une posture qui manquait quelque peu de dignité.

Le temps qu’elle retrouve ses esprits, le garçon avait pris la fuite avec sa valise bien-aimée, son sac, et son billet d’autobus.

Et sa fierté.

3.

Jurant entre ses dents, d'une façon qu'Amelia aurait sans doute désapprouvée, Natalia se releva et épousseta sommairement ses vêtements du revers de la main.

— Imbécile, cria-t-elle, alors que le voleur n'était plus qu'une forme mouvante à l'horizon. Pauvre débile.

Avec un soupir, elle s'assit de nouveau sur le banc, ne sachant pas trop si ces invectives s'adressaient au jeune garçon ou à elle-même.

Une goutte d'eau s'écrasa sur son nez. L'orage que la compagnie aérienne redoutait était finalement sur le point d'éclater.

Encore une goutte, puis une autre, et une bourrasque de pluie s'abattit sur elle, lui coupant le souffle. Natalia resta immobile, tétanisée par les événements tumultueux de cette journée. Elle se trouvait perdue au milieu de nulle part, sans papiers d'identité, sans argent, et pire encore, sans maquillage. Pas même une brosse à cheveux.

La pluie redoublait de violence, et le cuir de sa jupe lui procurait une sensation désagréable : l'inconfort porté à son paroxysme.

Un nouvel éclair déchira le ciel, comme un point d'orgue au désastre qu'était sa vie. Génial ! Elle allait être frappée par la foudre. Elle deviendrait peut-être folle, ou amnésique...

Ne vous inquiétez pas, vous y parviendrez à merveille.

Les mots d'Amelia, prononcés avec ce délicieux accent anglais, la firent se retourner dans un sursaut. Évidemment, la vieille dame n'était pas là. Mais, sa voix avait semblé si réelle...

Elle avait toujours la possibilité de téléphoner. Durant la bagarre, l'appareil avait glissé sous le banc, et si la chute ne l'avait pas trop endommagé... D'un autre côté, cela revenait à avouer qu'elle était incapable de se débrouiller toute seule.

Mais, que faire ? Peut-être son sauveur allait-il apparaître sur son blanc destrier...

Un bruit de moteur lui parvint au loin, et elle vit bientôt apparaître, non pas un cheval, mais un 4x4, qui passa devant elle, s'arrêta dans un crissement de pneus, et fit marche arrière.

Natalia sentit son sang se glacer. Puis elle se souvint qu'elle n'avait plus rien à voler.

Rien, si ce n'était elle-même, lui souffla une petite voix lugubre, et franchement superflue. La peur resurgit à la vitesse de l'éclair, et elle se serait bien mise à courir, malgré ses bottes de combat, si la vitre ne s'était pas abaissée sur le visage familier d'un homme. Sous le chapeau, deux yeux verts la scrutaient avec curiosité.

Son cow-boy de l'avion.

— Un problème ? demanda-t-il, avec cette voix aux intonations traînantes qui avaient le don de la faire frissonner.

— Un problème, répéta-t-elle, de son ton le plus détaché. Je me demande bien ce qui

peut vous faire croire une chose pareille.

— Peut-être votre allure de rat mouillé.

Un rat mouillé ! Comment osait-il lui parler de cette manière ?

— J'attends le bus, figurez-vous.

A cet instant, le billet était gentiment rangé dans son portefeuille, lequel se trouvait dans son sac. Un sac qui ornait l'épaule d'un pickpocket. Mais, elle aurait préféré mourir que de le dire à cet homme.

Il tira le frein à main et se pencha à la vitre, un bras sur le volant.

— Comment se fait-il qu'une princesse dans votre genre s'abaisse à prendre le bus ?

Comme elle s'obstinait à garder le silence, les bras croisés sur la poitrine dans une attitude boudeuse, elle l'entendit marmonner un juron. Puis il descendit de la voiture, et vint vers elle, avec la démarche nonchalante d'un homme qui n'avait rien d'autre à faire.

Debout devant elle, il paraissait beaucoup plus grand que dans l'avion. Un mètre quatre-vingt-dix, tout en épaules et en muscles, et pas un gramme de graisse. Luttant contre l'envie de reculer, elle releva fièrement le menton.

— Tenez.

Il ôta sa veste pour la poser sur ses épaules, et elle se demanda si elle pouvait considérer ce geste comme rassurant ou non.

— Qu'est-il arrivé à vos bagages ?

— On vient de me les voler. Et, juste avant, on m'a dit que mon vol était annulé. Une journée formidable, comme vous le voyez !

— Êtes-vous blessée ?

Il avait une telle façon de la dévisager, en penchant la tête, et en plongeant son incroyable regard vert au plus profond du sien, qu'elle se sentit soudain mise à nu, percée jusqu'à l'âme.

— Je vais bien, murmura-t-elle.

Mais ce n'était pas vrai. Elle se sentait brûlante et si faible qu'elle parvenait à peine à tenir sur ses jambes. Sans doute le contrecoup de cette horrible journée. Avec cette pluie, elle couvrait peut-être déjà un rhume. Cette impression de malaise diffus, annonciatrice de fièvre, n'avait aucune autre explication possible. En tout cas, cela ne venait pas de ces mains puissantes qui étreignaient ses épaules, de ce charme résolument viril qui émanait du cow-boy.

— Mademoiselle ? Ou bien doit-on vous appeler Princesse ?

Natalia releva les yeux vers le regard posé sur elle avec une intensité presque insoutenable. Une mèche rebelle tombait sur son front et les boucles châtain clair, qui balayaient le col de sa chemise, étaient éclairées par des mèches aux nuances de miel. La conséquence de longues heures passées au soleil. A cheval, évidemment, puisque c'était un cow-boy. Les picotements dans son estomac s'aggravèrent, tandis qu'une onde de chaleur parcourait tout son corps.

— Vous ne pensez pas vraiment que j'ai du sang royal, n'est-ce pas ?

Il eut une grimace sceptique, puis se pencha, en articulant très doucement.

— Vous vous êtes cogné la tête ? Vous avez eu un accident, récemment ?

Il la prenait pour une folle. Et ce n'était peut-être pas tout à fait faux.

Parce qu'elle avait tout à coup irrésistiblement envie de cet homme. Un total étranger qu'elle avait pourtant l'impression de connaître depuis la nuit des temps.

« Que dites-vous de cela, Amelia ? »

Tim repoussa doucement les cheveux trempés de l'étrangère, et observa son front à la peau diaphane, à la recherche d'une bosse. Le cerne dégoulinant d'eye-liner sous ses yeux lui donnait l'air d'une enfant vulnérable et, pourtant, il se dégageait d'elle cette espèce de supériorité arrogante que donnent en toutes circonstances le pouvoir et l'argent. Peut-être pas une princesse, mais assurément une de ces gosses de riche qu'il avait en horreur.

— Je suis parfaitement saine d'esprit, déclara-t-elle en faisant un écart pour échapper au contact de ses doigts. Et je suis une véritable princesse : Son Altesse Sérénissime, Natalia Brunner von Grunberg.

Un sourire moqueur étira les lèvres de Tim.

— Fichtre ! Vous parlez d'un nom à coucher dehors !

— Si on ne m'avait pas volé mon sac, je vous aurais montré mes papiers.

— Vous voulez porter plainte ?

— A quoi bon ? Le voleur ne sera jamais retrouvé, et ma famille risquerait d'insister pour que je rentre sur-le-champ. Tout ce que je veux, c'est me rendre à Taos. Je dois assister à un mariage.

Elle avait dit cela d'un ton pincé, le menton fièrement dressé, exactement comme s'il était à son service, et Tim ne put s'empêcher d'éclater de rire.

— Je ne saisis vraiment pas le comique de la situation, protesta la jeune fille, l'air outré. Miséricorde ! Un cas de folie gravissime.

Malgré ses airs supérieurs, on voyait bien qu'elle était transie. Soudain, elle lui semblait de nouveau avoir quinze ans. Si on voulait bien ne pas tenir compte de ses courbes affolantes. Bon sang, il y avait bien longtemps qu'il n'avait pas rencontré une femme aussi attirante. N'importe qui aurait pu profiter d'elle. Il n'était pas spécialement porté sur les folles furieuses, mais il ne pouvait pas l'abandonner là.

Il aurait bien aimé être un peu moins dévoué envers son prochain, d'autant qu'il avait assez de responsabilités comme ça. Mais il savait que cette jeune femme, avec ses grands yeux expressifs, reviendrait le hanter pendant plusieurs jours s'il ne faisait pas quelque chose pour elle.

— Écoutez, vous semblez avoir épuisé votre capital chance...

— A l'évidence.

— Y a-t-il quelqu'un que je puisse appeler ?

— Non !

— Mais...

— Non, répéta-t-elle d'un ton sans appel.

Il se dégageait tout à coup d'elle une telle autorité qu'il eut un instant de doute. Et si elle appartenait vraiment à une de ces familles royales européennes ? Pour ce qu'il connaissait aux grands de ce monde...

— Je vais parfaitement bien, ajouta-t-elle.

Excellent. Elle allait bien, et lui, il était... terriblement en retard. Et pourtant, il ne pouvait se résoudre à l'abandonner. Sans doute sa fâcheuse manie de ramasser les chiens perdus et les oiseaux blessés.

— Où allez-vous, au juste ?

— Nulle part, pour le moment.

— Je pourrais vous emmener avec moi au ranch.

Elle plissa les paupières, suspicieuse.

— Pour quelle raison ?

Parce qu'il était un idiot. Parce que, apparemment, il n'avait pas encore assez de soucis avec sa grand-mère qui refusait son aide, et sa sœur qui avait une liaison avec le nouveau contremaître.

— Vous y seriez à l'abri.

— Chez vous ?

— Chez moi.

Où il hébergeait déjà quantité d'animaux âgés ou malades dont il refusait de se séparer. Non qu'il eût en tête de placer cette femme avec eux dans le corral... Mais l'opération de sauvetage était quasiment la même.

C'était d'ailleurs à peu près ce que lui avait dit sa grand-mère lorsqu'il avait tenté de la convaincre de rentrer avec lui ce week-end.

— Tu essaies de me sauver de la vieillesse, Timothy. Mais, ça ne me dérange pas d'être vieille. J'aime ma vie, et j'adore New York. Rentre donc chez toi protéger un écureuil, ou ce que tu voudras.

Il fallait croire qu'il avait sauvé cette femme à la place, songea-t-il en soupirant.

— Alors, que fait-on ? Vous venez avec moi ?

Les sourcils blonds de la jeune fille dessinèrent un accent circonflexe.

— Pas pour ce que vous croyez.

Le tonnerre se déchaîna, trop proche maintenant pour qu'il se sente en sécurité.

— Vous pourrez vous changer. Manger et dormir un peu. Et puis, peut-être... chercher du travail.

— Du travail, répéta-t-elle, comme si elle ignorait la définition de ce mot. Hmm... ça

pourrait être intéressant. Vous avez quelque chose à me proposer ?

— En fait, je cherche une cuisinière.

Et peut-être aussi un contremaître, si Josh persistait à importuner sa petite sœur. Ce qui lui fit penser à sa dispute avec Sally. La connaissant, elle devait toujours lui en vouloir.

Pourtant, il ne pouvait pas faire autrement que de veiller sur elle. Il l'avait promis à ses parents, et il comptait bien continuer à respecter ce serment. Même si Sally venait d'avoir dix-huit ans.

Il prendrait soin d'elle, même si cela devait le tuer. Ce qui était la conclusion la plus probable.

Impatient soudain de rentrer chez lui, il détailla la jeune femme qui lui faisait face. Elle semblait en bonne santé, mis à part une fâcheuse tendance à vivre dans ses rêves. Ses cheveux étaient plaqués sur son visage, et sa jupe trempée épousait au plus près ses courbes voluptueuses. Non qu'il y prêtât attention...

Enfin, pas plus que ça.

— Du travail, dit-elle encore, en se pinçant le menton. C'est peut-être une excellente idée.

Il essaya de se la représenter en jean.

— Vous avez déjà mis les pieds dans un ranch ?

— Oh, évidemment !

Ben voyons !

— Une fois, pendant les vacances, nous avons visité une ferme d'élevage.

Tim secoua la tête.

— Et la cuisine ? Vous savez préparer un repas ?

— Vous voulez dire, pour des gens ?

— Non, pour la reine d'Angleterre.

La jeune fille arbora une moue pincée.

— Voilà que ça recommence. Je me demande ce que vous avez tous dans ce pays contre cette pauvre Elisabeth.

— Vous savez cuisiner, ou pas ?

— Évidemment !

Encore cette réponse. Il y avait fort à parier qu'elle ne savait rien faire de ses dix doigts.

— Mais je n'ai rien à me mettre, réalisa-t-elle soudain. Quelle barbe !

Tim tira sur le devant de sa chemise détrempée, et grimaça lorsqu'elle se plaqua de nouveau sur sa peau.

— Il y a un magasin pas très loin. Je peux vous prêter de quoi acheter quelque chose. Mais je doute qu'ils aient du cuir.

— Ce n'est pas grave. J'adore changer de style.

— Ah oui ? J'ai peur que vous n'ayez le choix qu'entre du jean brut et du jean délavé.

— Je connais les tendances.

De nouveau, il hocha la tête, avec le sentiment d'avoir affaire à une extraterrestre.

— Bon, alors, allons-y.

— Vous êtes vraiment comme les cow-boys de l'ancien temps : chevaleresque et attentionné.

— N'importe qui ferait la même chose.

— Pas du tout. Vous êtes quelqu'un de spécial. De différent.

Il lui ouvrit la portière passager, et plaça la main au creux de son dos. Le contact de sa peau nue lui fit l'effet d'une décharge électrique, et il se hâta de faire le tour de la voiture, hésitant entre l'agacement et le soulagement de la voir enfin s'asseoir.

— Vous n'êtes pas un tueur en série, au moins ?

C'était de l'agacement, décida-t-il. Incontestablement.

— Non.

— Je n'avais jamais fait d'auto-stop avant.

Elle regardait partout autour d'elle, comme si elle cherchait des traces évidentes d'une tuerie sordide. Une hache peut-être ?

— Contrairement à ce que vous devez penser de moi, je ne prends pas cela à la légère.

— Vous êtes en sécurité.

— C'est ce que disent tous les mauvais garçons.

— Mais je suis un cow-boy sans peur et sans reproche, ce n'est pas ce que vous avez dit ?

Elle éclata d'un rire léger, pétillant comme du champagne, et il se surprit à sourire béatement.

Elle s'agita sur son siège, aspergeant l'habitacle d'eau, et boucla sa ceinture de sécurité.

— Ne vous serait-il pas possible, par le plus grand des hasards, de me conduire à Taos ?

— Désolé, princesse. J'ai un ranch à faire tourner, et je me suis déjà absenté trop longtemps.

Dieu seul savait comment Sally avait assuré l'intérim. Quant aux employés, n'en parlons même pas !

— Mais, si vous voulez, je peux appeler quelqu'un pour vous. Même à l'étranger.

— Je vous remercie, mais ce ne sera pas nécessaire. Je serai votre cuisinière. Au moins pendant quelques jours.

— Pas seulement la mienne, mais celle de tous les employés du ranch.

Natalia arbora un sourire confiant, qu'il hésitait à qualifier de réel ou de forcé.

— Et... combien y a-t-il d'employés, exactement ?

Un sourire forcé, décida-t-il. Donc, ses soupçons étaient fondés : elle n'avait jamais tenu une casserole.

— Ça dépend du nombre de personnes qui auront démissionné pendant que ma sœur tenait les rênes.

Durant plusieurs années, Natalia n'avait cessé de rêver. A ce qu'était le monde, en dehors du palais. A ce qu'elle éprouverait si on la traitait en femme, et non en princesse.

Elle était à peu près sûre que Timothy Banning n'avait pas cru un mot de son histoire, et c'était très bien ainsi. Parce que, pour la première fois de sa vie, elle allait enfin pouvoir réaliser son rêve le plus cher.

Être une femme comme les autres.

— Votre ranch est encore loin ? demanda-t-elle, lassée d'observer un paysage toujours identique.

De l'herbe, de l'herbe et encore de l'herbe. Cette partie du Texas était sans conteste l'endroit le plus plat qui lui ait été donné de voir. Tellement différent de son pays natal, une minuscule enclave nichée quelque part entre la Suisse et le Tyrol, au milieu des montagnes et des pins noirs.

— Encore quarante-cinq kilomètres.

Ils s'étaient déjà arrêtés au supermarché, et son cow-boy avait vu juste : pas de cuir. Mais elle avait réussi à trouver un très intéressant gloss vert pomme. Tout n'était donc pas perdu.

Observant Tim à la dérobée, elle remarqua qu'il semblait faire la tête. Regrettait-il déjà de l'avoir emmenée avec lui ?

— Vous savez, je ne suis ni folle, ni dangereuse. Je ne m'en prendrai pas à vos employés.

Il sourit, et les petites rides au coin de ses paupières se creusèrent, donnant à son regard un air malicieux. Machinalement, elle baissa les yeux vers ses mains, posées sur le volant, fortes et brunes. Que ressentirait-elle sous la caresse de ses mains ? Frissonnerait-elle au passage des doigts calleux sur sa peau ?

Sans doute Amelia agiterait-elle un index autoritaire pour la mettre en garde devant un homme tel que lui.

Mais, pour une fois, elle était toute seule. Et libre de se comporter comme une femme.

Des images troublantes prirent forme devant ses yeux. Les mains de son cow-boy qui la déshabillaient, caressaient chaque parcelle de peau, leurs deux corps enlacés dans une étreinte passionnée...

— Vous avez l'air un peu rouge, princesse. Vous vous sentez bien ?

— Évidemment.

Bien sûr que non ! Elle devait être vraiment folle pour fantasmer sur cet homme. Elle ne savait pas très bien ce qu'elle attendait de lui, mais elle devinait que, derrière ces yeux

verts et ce sourire bon enfant, se cachait une personnalité plus complexe, dont les qualités ne se résumaient pas à savoir garder des vaches.

Confortablement calée dans le siège, elle se laissa bercer par le ronronnement du moteur, passant le reste du trajet à s'interroger sur lui. Elle se tint coite jusqu'à ce qu'il quitte la route pour s'engager sur un chemin privé. « Ranch Banning, 1898 », eut-elle le temps de lire sur le panneau indicateur.

— Votre famille est établie ici depuis longtemps, remarqua-t-elle.

Elle aimait ça. Les traditions et l'honneur familial n'étaient pas de vains mots dans son monde. Et cet homme y attachait probablement la même importance.

— Ouais, depuis que mon ancêtre a gagné cette propriété aux cartes.

Natalia lui jeta un regard horrifié, qui ne réussit qu'à le faire rire aux éclats.

— Les traditions de l'Ouest sauvage, le bon vieux temps...

— Votre aïeul aurait dû avoir honte de ce geste.

— Ce fut peut-être le cas, mais, étant donné que son beau-père l'a abattu peu après d'un coup de fusil pour avoir trompé sa fille bien-aimée, nous ne le saurons jamais.

Elle plissa les paupières, se demandant s'il se moquait encore d'elle, mais il lui opposa un sourire candide. Comment savoir avec ce diable d'homme ? De toute façon, dès qu'il souriait, elle avait l'impression que son cerveau se transformait en gelée.

— Quelle histoire rocambolesque !

— Vous êtes bien placée pour me dire ça ! Ce n'est pas moi qui essaie de me faire passer pour une princesse.

— Mais, j'en suis une.

— Bien sûr !

Il ne la croyait toujours pas, mais il prenait les choses tellement à la légère, sans porter de jugement, qu'elle l'aurait volontiers embrassé. Elle l'aurait d'ailleurs embrassé sans raison particulière.

Comme si une princesse pouvait tomber amoureuse d'un cow-boy ! Et vice versa.

— Nous y sommes presque.

Il désigna d'un geste du menton une grande maison à deux étages, entourée de chênes et d'une pelouse bien entretenue. Toutes les boiseries avaient été fraîchement repeintes, et des massifs de fleurs égayaient la façade. Derrière, se dessinaient des étables et plusieurs petites dépendances, où logeait probablement le personnel.

C'était beaucoup plus grand que ce qu'elle avait imaginé.

— A quoi pensez-vous ? demanda Tim, en la voyant songeuse.

— Je suis contente de ne pas accepter de faire le ménage pour gagner mon couvert.

Il éclata de rire. Pas Natalia.

Elle avait pris des cours de cuisine dans une école très réputée, juste pour se faire plaisir. Dans l'ensemble, elle ne se débrouillait pas trop mal, quand elle respectait la liste

des ingrédients et ne se trompait pas dans les mesures. Mais elle n'avait jamais préparé de plats ordinaires, et encore moins pour une équipe de travailleurs de force, probablement peu sensibles aux raffinements de la nouvelle cuisine.

Elle aurait vraiment dû y penser avant.

Fidèle à ce qu'elle avait fait toute sa vie, elle ravala sa peur et adopta son masque de princesse hautaine.

Elle allait le faire. Et elle s'en sortirait très bien. Espérons-le.

Natalia sortit de la voiture et regarda autour d'elle. Elle était habituée à la foule. Habituée à être le centre du monde, pourchassée et reconnue. Tout cela faisait partie du job de princesse. Les gens adoraient les familles royales.

Mais ici, sous ce ciel si vaste, au milieu de cette verdure qui s'étendait à perte de vue, il n'y avait personne pour l'accueillir. Personne vers qui agiter la main d'un geste lent et plein de grâce. Et, bien sûr, il n'y avait pas de cinémas, pas de coiffeurs, pas de pressings... Rien que de l'herbe.

Il lui semblait tout à coup qu'elle venait d'atterrir sur une autre planète.

Ce qui l'amena à réfléchir un peu plus à la situation. Tim s'était montré vraiment généreux en proposant de l'héberger. Mais, elle, que cherchait-elle exactement ? Voulait-elle s'offrir une parenthèse, un moment rien qu'à elle, aux dépens de son hôte ?

Aujourd'hui, on était dimanche. Le mariage ne devait avoir lieu que samedi prochain. Au départ, elle avait pensé descendre dans un hôtel de luxe. Room service, soins de beauté, piscine, et un bon livre. Mais, après le fiasco d'aujourd'hui, un besoin nouveau était né. Le besoin de se prouver qu'elle était capable de vivre normalement.

— Prenez le temps jusqu'à demain de vous acclimater, dit Tim, en se rapprochant d'elle.

Son bras frôla le sien, et Natalia sentit son pouls s'accélérer. Elle se raidit, cherchant à analyser les sensations qui opéraient au plus profond d'elle-même. Pas de doute, c'était bien un désir fou qui irradiait dans ses veines à la vitesse de la lumière. Vilaine, vilaine, princesse !

Ce n'était pas très beau non plus de prendre autant de plaisir à l'accompagner dans sa visite des lieux. Ni de lorgner sur son remarquable postérieur et ses longues cuisses musclées, moulés dans un jean usé aux endroits les plus intéressants.

Toutefois, lorsqu'il lui proposa de visiter les étables, elle déclina poliment son offre, prétextant la fatigue.

Elle avait juste oublié de mentionner un petit détail : elle avait peur des animaux.

— Vous devriez aller vous reposer, suggéra Tim, les yeux perdus sur la vaste étendue de prairie.

Il régnait dans cet endroit un calme exceptionnel ! Si on écartait les récents incidents de cette journée, Natalia n'avait guère eu l'occasion de connaître une telle sérénité.

Soudain, son envie de fanfaronner s'évanouit en fumée. A cet instant, elle aurait tout donné pour poser la tête sur cette épaule puissante, pour se blottir dans le rempart protecteur de ces bras.

Mais elle n'en ferait rien, et elle se sortirait haut la main de sa mission.

— A quelle heure voulez-vous dîner ?

— Inutile de vous occuper de ça ce soir.

— Mais je ne peux quand même pas vous laisser tous mourir de faim.

— Vous êtes sûre que vous voulez vous en occuper ?

— Montrez-moi où se trouve la cuisine.

Il la conduisit à travers la maison, aussi ouverte et spacieuse que la terre qui l'entourait. Le plancher de pin blond était usé, griffé, les lames étaient disjointes, mais il brillait d'une douce patine. Le mobilier était disproportionné, comme tout semblait l'être au Texas, mais donnait aux pièces une impression de chaleur et de convivialité.

Au palais de Spitzenstein, il y avait les pièces destinées aux invités, et celles réservées aux enfants. Ces deux catégories ne se rencontraient jamais.

Ce n'était pas le cas, ici. Chacun pouvait aller à sa guise d'une pièce à l'autre, car il n'y avait ni meubles en marqueterie précieuse, ni toiles de maîtres. C'était un endroit merveilleux pour y élever des enfants en toute liberté.

— C'est très beau, murmura-t-elle.

Tim éclata de rire.

— Ça a l'air de vous surprendre.

Au moment de franchir une double porte peinte en blanc, il stoppa net et fit volte-face. Surprise, Natalia lui tomba dans les bras.

Une onde de chaleur parcourut tout le corps de la jeune femme, tandis qu'il la prenait par la taille pour l'aider à garder l'équilibre, et son cœur se mit à battre plus vite. Elle baissa un instant les yeux, de peur qu'il ne devine l'étrange faiblesse qui l'envahissait, l'envie folle qu'elle avait soudain de se blottir contre lui.

— J'ai l'air d'un tel sauvage ?

Il se moquait d'elle, de nouveau. Elle le voyait bien à son petit sourire en coin, mais le contact de ses mains l'empêchait de réagir.

Soudain, une bordée d'injures leur parvint de la cuisine.

— Qui est-ce ?

— Ma sœur. Soit elle vient de tuer quelqu'un, soit elle a laissé brûler le repas.

Ils franchirent la porte, et le petit groupe d'hommes assis à la table parut soulagé de voir apparaître Tim.

Plantée devant le réfrigérateur, une jeune femme vêtue d'un débardeur et d'un jean taille basse fulminait en contemplant les rayons presque vides.

— Pas question que j'aille de nouveau faire les courses ! Et ne me dites pas que vous mourez de faim. Vous vous contenterez de ce qui reste.

— Sally, l'interrompit son frère, la main plaquée au creux du dos de Natalia pour la guider vers le centre de la pièce.

— Alléluia !

La jeune fille pivota, en affichant un grand sourire qui s'évanouit lorsqu'elle découvrit Natalia.

— Sally, laisse-moi te présenter...

— Oh, parfait ! J'en prends pour mon grade parce que j'ai embrassé Josh dans l'étable, et toi...

— Quoi ? dit l'un des hommes assis à la table.

— Tu as embrassé Josh ? demanda un deuxième.

— Ça alors !

— On en apprend de belles !

Sally ne releva pas les commentaires.

— Et toi, tu débarques avec ta nouvelle conquête.

— Je ne suis pas sa nouvelle conquête, protesta Natalia, tout en se demandant ce que ça lui ferait d'être la petite amie de Tim.

— Qui êtes-vous, alors ?

— J'allais te le dire.

Tim s'était exprimé d'un ton neutre, mais il y avait une lueur d'avertissement dans ses yeux.

— Natalia est notre nouvelle cuisinière.

— C'est ça ! Et moi, je suis la reine d'Angleterre.

— Mais qu'est-ce que vous avez tous avec la reine d'Angleterre ?

Natalia était horrifiée par le comportement de Sally et plaignait sincèrement Tim d'être affublé d'une sœur pareille. Celui-ci, pourtant, ne paraissait guère s'en émouvoir.

— Ne faites pas attention à Sally, elle est toujours aussi mal élevée et agressive.

— Avec toi, n'importe qui le serait, marmonna la jeune fille.

— Natalia, poursuivit Tim, je vous présente Ryan, Pete, Seth et Jack.

Les quatre hommes hochèrent la tête, et elle leur sourit en retour.

— Dis donc, si c'est vraiment la cuisinière, pourquoi tu la tiens par la taille ?

Effectivement, il avait toujours la main posée au creux du dos de Natalia et, tout en parlant, il effleurait sa colonne vertébrale d'un mouvement léger du pouce.

— Je la protège de tes attaques.

Les hommes rirent de bon cœur, tandis que Sally fusillait son frère du regard.

— Si ça pose un problème, hésita Natalia, je peux...

— Aucun problème, protesta Tim.

Natalia se forçait à sourire poliment, mais elle ne savait pas combien de temps elle pourrait encore faire semblant de rester insensible au contact insistant de ses doigts sur sa taille. « Allons, un peu de tenue ! » s'encouragea-t-elle. Elle n'était pas une adolescente hystérique, bouleversée par une brusque poussée d'hormones. Elle n'allait pas se laisser troubler par un cow-boy sexy en diable, à qui on devrait d'urgence interdire le port du jean.

— Je ne voudrais pas être la cause de disputes entre vous.

— Dans ce cas, c'est facile, dit Sally, en se précipitant pour lui ouvrir la porte de la cuisine. Je vous appelle un taxi pour la boutique de piercings la plus proche. Je suis sûre que vous avez envie d'essayer un anneau dans le nez.

Natalia fit un pas vers la porte, mais Tim lui barra le passage. Depuis l'âge de deux ans, plus personne ne s'était risqué à la contrarier, et elle arbora une moue agacée.

— Je vais...

— Rester, l'interrompit Tim.

Elle fronça les sourcils. Il allait devoir arrêter de se montrer aussi dirigiste.

— Je n'ai jamais vu une cuisinière avec autant d'anneaux dans l'oreille, marmonna Sally. En tout cas, pas au Texas.

— Je ne suis pas du Texas.

— Hmm.

Sally croisa les bras, exprimant clairement son opinion : en dehors du Texas, point de salut.

— Je croyais que tu voulais quelqu'un de vieux et moche.

Tim parut embarrassé.

— J'ai dit ça parce que tu insistais pour engager ce beau parleur de Nick.

— Oui, eh bien, je te laisserais embaucher qui tu veux si tu ne m'avais pas interdit de voir Josh.

— Sally, tu me rends fou.

— Ce n'est pas très difficile, le plus gros du travail est déjà fait. Au fait, en parlant de cinglés, comment va Rose ?

— Plus folle que jamais.

Natalia suivait cet échange avec fascination. Pas à cause de la dispute, car il lui arrivait parfois de se chamailler avec Lili, même si cette dernière était un vrai bébé qui manquait de repartie. Et en plus, c'était une fieffée rapporteuse. Non, ce qui l'étonnait, c'est que Tim, si calme et impassible, puisse se comporter en grand frère odieux.

— Et, où est Rose, je ne la vois pas ? demanda Sally, avec une douceur alarmante. Je croyais qu'en jouant de ton charme tu parviendrais à l'arracher à la vie qu'elle aime, au nom du devoir familial.

— Aïe ! s'exclama Seth, en courbant le dos d'un air faussement inquiet.

— Elle n'a pas voulu me suivre, admit Tim.

— Parce qu'elle savait que tu allais lui gâcher la vie, à elle aussi.

Natalia jugea qu'il était temps d'appliquer les leçons de diplomatie de son père.

— Et si je préparais le dîner ?

— Bonne idée.

Sally traversa la cuisine et s'assit avec les hommes.

— Mais, ajouta-t-elle, si jamais vous faites du mal à mon frère, vous aurez affaire à moi. Au fait, vous avez la langue percée aussi ?

Natalia cilla. Les Américains étaient décidément tous fous à lier.

— Pourquoi ferais-je du mal à votre frère ?

— C'est juste un conseil d'amie.

D'amie, bien sûr ! A cet instant, Sally la regardait comme si elle était un moucheron écrasé sur son pare-brise. En fait, c'était presque ainsi qu'elle s'était elle-même sentie toute la journée, et elle commençait à en avoir assez. Elle ouvrait la bouche pour le dire quand Tim la devança.

— Sally, aurais-tu une veste ou un manteau à prêter à Natalia ?

— Comment se fait-il qu'elle n'en ait pas ?

— On m'a tout volé, expliqua Natalia. Je suis dans votre pays pour assister au mariage d'une amie de la famille royale.

Sally leva les sourcils.

— Quelle famille royale ?

— La mienne, bien sûr !

Sally se tourna vers son frère, épouvantée.

— Qu'est-ce que tu as encore inventé ?

— J'allais te poser la même question. Tout est toujours en état de marche par ici ?

— Elle va détonner parmi les autres.

— Quels autres ? demanda Natalia.

— Mon frère a un faible pour les souffreteux et les laissés-pour-compte.

Natalia ressentit un curieux pincement à l'estomac. Elle n'avait pas envie que Tim la prenne en pitié, mais plutôt qu'il l'apprécie et la respecte.

Mais qui, doté d'un minimum de bon sens, éprouverait du respect pour une enfant gâtée qui n'avait jamais fait le moindre effort pour se prendre en charge ?

— Je ne suis ni souffreteuse, ni laissée-pour-compte, protesta-t-elle.

Sally fit un large geste du bras vers la fenêtre.

— Vous voyez l'enclos, là-bas, avec le cochon à trois pattes, le vieux cheval et la chèvre aveugle ?

— Hum... Oui.

— C'est exactement ce que vous êtes pour Tim. Il ramasse tout ce que la nature compte de cas pathétiques.

Tim appela un de ses amis policiers qui lui confirma qu'aucune femme correspondant à la description de Natalia n'avait été portée disparue. Il ne lui demanda pas de mener une enquête, ce qui aurait été indélicat, mais il avait besoin d'être sûr qu'elle ne s'était pas évadée d'un asile psychiatrique. Au moins, il pouvait être rassuré et la garder au ranch

sans se sentir coupable.

Quant à savoir pourquoi il tenait tant à ce qu'elle reste avec lui, mieux valait ne pas trop approfondir la question.

Le dîner était si sophistiqué que Tim était incapable de prononcer le nom de certains plats. Mais Natalia semblait tellement satisfaite d'elle-même qu'il fit un effort pour trouver ça bon. De même que tous les autres.

Pourtant, dès qu'elle eut le dos tourné, les convives échangèrent un regard horrifié.

— C'est quoi ? articula silencieusement Jack.

Sally haussa les épaules et tendit son assiette sous la table à Grincheux, leur vieux labrador âgé de treize ans. Les autres se forcèrent à terminer leur assiette, et Tim s'étonna de leurs efforts pour ne pas blesser Natalia.

Lorsqu'elle vit qu'ils avaient fait honneur à son repas, la jeune femme afficha un visage rayonnant de fierté, et Tim ne put s'empêcher de lui sourire. Ses hommes firent de même et Sally leva les yeux au ciel, dégoûtée.

— De vraies mauviettes, marmonna-t-elle.

Le petit déjeuner du lendemain fut à peu près similaire. Un truc au nom imprononçable et au goût improbable leur fut servi mais, comme Natalia attendait les commentaires en joignant les mains et en retenant son souffle, personne ne dit mot.

Les hommes se contentèrent de sourire à la jeune femme mais, dès qu'elle eut le dos tourné, ils échangèrent des grimaces catastrophées. Malheureusement, ils ne purent même pas donner leur part à Grincheux. Pour la première fois, le vieux labrador avait refusé de les suivre dans la maison.

C'était une situation qu'ils devaient assumer seuls.

Peu après le repas, Tim entra dans l'écurie et trouva Seth occupé à distribuer des barres chocolatées au personnel. Cinq dollars pièce à la station-service du coin.

Du vol manifeste, mais les hommes mettaient tous la main à la poche pour compter leur monnaie.

Sally, qui s'occupait de son cheval dans l'une des stalles, hocha la tête d'un air écoeuré.

— Quelqu'un pourrait peut-être lui dire que sa cuisine est infecte.

— Je vous l'interdis, intervint Tim.

Son estomac gargouilla immodérément et, avec une grimace d'excuse, il sortit un billet de sa poche.

— Donne-m'en deux, dit-il à Seth.

— Incroyable ! protesta Sally. Est-ce qu'elle a appelé sa prétendue famille royale ?

— Non.

— Et tu sais pourquoi ?

— C'est sans importance.

— Oh, mais si ! Si elle n'a pas appelé chez elle, c'est qu'elle n'a pas de famille.

— Je ne pouvais pas la laisser à l'arrêt de bus, Sally. Et je suis sûr que tu aurais fait comme moi.

— Ce n'est pas de moi que nous parlons, mais, oui, tu as peut-être raison. Tu sais, tu ne peux pas porter sur tes épaules toute la misère du monde.

Tim poussa un soupir de frustration et mordit dans la barre chocolatée.

— C'est vrai que sa cuisine est un peu spéciale.

— Elle a menti en prétendant qu'elle était capable de cuisiner pour une collectivité.

— Elle n'a jamais rien dit de tel.

Sally écarquilla les yeux.

— Tu veux dire que tu l'as engagée sans poser la question ? Bon sang, Tim !

— Elle fait de son mieux, et c'est ce qui compte. De toute façon, elle n'est là que pour quelques jours, le temps de gagner de quoi payer son voyage jusqu'au Nouveau-Mexique.

Sally eut un soupir exagérément dramatique.

— Je crois que ça va être les jours les plus longs de mon existence.

Tandis que chacun dévorait son déjeuner improvisé, Tim entraîna sa sœur à l'écart.

— J'aimerais que tu ailles à l'épicerie, cet après-midi.

— Tu peux toujours courir.

— Si tu acceptes, je suis prêt...

— A quoi ? questionna-t-elle avec une attitude bornée. A me laisser voir Josh ?

— C'est comme ça que tu appelles ce que vous faites ensemble ?

Elle leva juste un sourcil, lui opposant la mimique universelle de la sœur agacée à son idiot de frère, et il soupira.

— Tu l'aimes ?

— J'aime la façon dont il remplit son jean, et c'est tout ce qui compte à ce stade de notre relation.

Tim se crispa.

— Je ne veux pas entendre ça.

— Alors, ne pose pas la question.

— Bon, tu veux bien faire le plein du réfrigérateur ?

— Parce que tu n'oses pas confier ton précieux 4x4 à la fée du logis ?

— Parce qu'elle commence juste à trouver ses marques et que je ne veux pas lui imposer cette corvée.

— Mais, ça ne te gêne pas de l'imposer à ta sœur.

Elle leva les yeux au ciel, marmonna entre ses dents, et finit par soupirer.

— Très bien. Mais, je te préviens que je sors avec Josh vendredi soir.

— Et s'il ne te le demande pas ?

— Oh, te t'inquiète pas pour ça, il me le demandera.

— J'espère que tu fais attention.

— Là encore, ne t'inquiète pas. Je sais tout ce qu'il y a à savoir depuis que tu m'as fait un cours sur les abeilles et les petits oiseaux. Il serait temps que tu réalises que ta petite sœur est devenue une grande fille.

Tandis que Tim grommelait, la porte de l'écurie s'ouvrit et un flot de soleil entra dans le vieux bâtiment.

Dans le contre-jour se dessinait la silhouette de Natalia, moulée dans un jean et un court chemisier. Un vrai corps de femme : poitrine ronde et pleine, hanches voluptueuses, longues jambes fuselées. Comment avait-il pu la confondre avec une adolescente rebelle ?

Chacun avait suspendu ses gestes, et elle resta un moment à observer leurs mains.

— Bien...

Il y avait beaucoup de choses contenues dans ce simple mot, mais surtout une immense douleur.

— Oh, ça ? fit mine de s'étonner Tim. C'est un rituel que nous partageons tous les matins. Une barre chocolatée, c'est ce qu'il nous faut pour démarrer du bon pied. Pas vrai, les gars ?

Les employés hochèrent la tête avec entrain.

— Ouais, approuva Seth.

— Pour sûr, renchérit Ryan.

— Le dessert idéal après votre excellent petit déjeuner, dit Jack.

Le visage de Natalia s'illumina.

— C'est vrai ?

Le regard fixé sur ses lèvres, Tim contrôlait mal son émotion. Elle semblait différente, aujourd'hui. Plus réelle. Ses cheveux, délivrés du gel coiffant, retombaient en mèches courtes sur son front. Les boucles d'oreilles n'avaient pas quitté leur place, mais le visage était débarrassé de son maquillage. Bizarrement, il avait soudain une envie folle de la prendre dans ses bras, d'enfouir le visage au creux de son cou, là où palpitait une petite veine, et de se griser de son parfum.

— Ce n'est pas beau de mentir ! s'exclama-t-elle en agitant l'index à la manière d'une institutrice, mais d'une voix moqueuse. Il fallait me dire que vous aviez encore faim. Demain, j'en ferai plus.

— Plus ? risqua Tim.

Les hommes échangèrent discrètement un regard horrifié.

— Je ne voudrais pas laisser de grands gaillards comme vous crier famine, conclut-elle, l'air enjoué.

Sally fusilla son frère du regard.

— Au secours ! marmonna-t-elle entre ses dents.

Tim revint à l'écurie en début d'après-midi. Sautant à bas de son cheval, il mena l'animal vers sa stalle, et entreprit de lui ôter sa selle.

— Arrête, Sam, protesta-t-il, en repoussant le nez humide du cheval qui fouillait dans sa poche. Tu as déjà eu ta récompense tout à l'heure.

Le cheval renifla bruyamment, l'air vexé, et un rire léger s'éleva de la porte.

— Avec vous, ça a l'air d'un jeu d'enfant, remarqua Natalia, avec un sourire qui lui embrasa le cœur comme une torche. Monter et descendre de cheval, galoper, et tout ça.

Ce qui voulait dire qu'elle avait passé son temps à l'observer.

— Ma mère adorait les chevaux.

Bien qu'il se tînt à distance, Tim vit passer une lueur attristée dans ses yeux.

— Elle a... hum... disparu dans une avalanche quand j'étais enfant.

— Je suppose qu'on vous a abreuvée de conseils du genre : « Ça passera avec le temps » ou : « Son souvenir restera toujours dans ton cœur », ou encore : « Un jour, vous vous retrouverez là-haut ». Je me trompe ?

— Vous aussi, vous avez perdu quelqu'un ?

— Mes parents. Dans un accident de voiture.

— Alors, vous savez ce que c'est.

— Oui. Et je sais aussi que la seule chose qui console c'est de répéter que c'est nul.

— Archi nul !

Tim lui sourit, en songeant qu'elle était magnifique dans ses vêtements tout simples. L'air frais avait coloré ses joues et elle semblait beaucoup moins sophistiquée. C'était dû en grande partie au fait qu'on lui avait volé son maquillage, et il adorait ça.

Un peu trop.

— Alors, c'est pour ça que vous arrivez à supporter votre sœur. Vous l'avez élevée.

— Il fallait bien que quelqu'un s'en charge.

— En fait, je suis sûre que vous l'adorez.

Il soupira.

— Ça aussi, il faut bien que quelqu'un s'en charge.

Natalia esquissa un sourire, puis elle se figea sous le regard insistant de Tim.

— Quoi ?

— Je me disais juste que vous ne ressembliez pas à la femme de l'avion.

Aussitôt, elle porta la main à ses cheveux, ébouriffés par le vent, et eut l'air de le regretter.

— Je sais.

— J’aime bien.

— Le cuir ne vous manque pas ?

— Pas du tout. Et je suis content de voir votre visage.

— C’est pour cette raison que j’aime autant le maquillage.

— Vous vouliez vous cacher ?

— Il faut croire. Mais je n’avais pas réalisé à quel point j’avais besoin de cette protection, ni que...

— Quoi ?

— Que je serais capable de m’en passer.

Ils restèrent un moment à se dévisager, vaguement gênés, jusqu’à ce que Sam se mette à piaffer, en laissant échapper quelques hennissements nerveux.

Dans sa hâte à reculer, Natalia trébucha, et elle serait tombée si Tim ne s’était pas précipité pour la rattraper.

— Hé, que se passe-t-il ? Vous allez bien ?

— Mais, oui, dit-elle avec un sourire forcé. Très bien. C’est juste qu’il est un peu... grand, non ?

— Vous n’aimez pas trop les chevaux, on dirait.

Les yeux écarquillés, Natalia suivait les mouvements nerveux du cheval avec une appréhension grandissante.

— Disons que je me méfie des animaux en général.

— Ne vous inquiétez pas, Sam ne vous fera aucun mal.

— Ça va. Je n’ai pas... peur.

Non, mais elle retenait son souffle. D’un geste qui se voulait réconfortant, Tim lui caressa le bras.

— Respirez.

— Euh... oui, bafouilla-t-elle tout en prenant une profonde inspiration. Respirer, bien sûr, c’est ce qu’il me faut.

Il sourit devant ses efforts pour paraître calme et détendue.

— Quel genre d’animaux aviez-vous quand vous étiez petite ?

— Oh, vous savez, il y a aussi des chevaux et des vaches, là où j’ai grandi. Ça vient de moi. Une sorte de phobie ridicule.

— Il n’y a rien à craindre avec Sam. Vous voulez le caresser ?

Avant qu’elle ait eu le temps de refuser, avant même qu’elle ait pu pousser un cri de protestation, Tim avait enroulé le bras autour de sa taille et l’avait attirée contre lui.

— Approchez-vous.

Le cheval posa son nez froid et humide sur le bras de Natalia. C’était terrifiant. En fait, elle aurait fui à toutes jambes si elle n’avait pas été étroitement collée à Tim.

Oh, Seigneur, elle était vraiment tout contre Tim. Vague de chaleur, trouble, lave en fusion dans les veines... Un gémissement lui échappa, qui n'avait rien, mais alors rien à voir avec un cri d'effroi.

— Ça va ? demanda Tim d'une voix paisible, les yeux plongés dans les siens, complètement focalisé sur elle.

C'était vraiment très étrange. Toute sa vie, elle avait été cernée par les gens, observée, critiquée, mais c'était la première fois qu'une personne lui accordait toute son attention. Comme s'il n'y avait qu'elle sur terre.

La sensation était troublante. Il était infiniment troublant.

— Je ne sais pas, murmura-t-elle.

Les yeux de Tim se fixèrent sur sa bouche et, sans en avoir vraiment conscience, elle s'abandonna contre lui. Le cœur battant à tout rompre, elle retint son souffle. Il allait l'embrasser. Elle en avait la certitude. Les lèvres frémissantes, les paupières closes, elle anticipait la caresse imminente de...

Intrigué par leur face à face, ou peut-être parce qu'il commençait à trouver le temps long, Sam glissa la tête entre eux et se mit à souffler bruyamment.

Natalia rouvrit les yeux et fit un écart en découvrant les naseaux frémissants à quelques millimètres de son visage.

— Tu choisis bien ton moment, mon vieux, protesta Tim, en repoussant la tête de l'animal.

— Euh... je... Il faut que je retourne travailler, murmura Natalia.

Tim lui opposa un regard neutre, comme s'il trouvait parfaitement normal qu'elle flotte, hagarde, au bord du vertige.

Évidemment que tout lui paraissait normal, puisqu'il n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle ressentait.

— A ce soir, parvint-elle à articuler.

Puis elle s'éloigna d'un pas d'automate, en essayant de se persuader qu'il n'y avait pas de quoi faire toute une histoire pour un baiser raté.

D'ailleurs, rien ne prouvait que Tim avait eu l'intention de l'embrasser.

Le lendemain, après le petit déjeuner, Natalia sortit faire quelques pas dans le jardin baigné de soleil. Tout le monde avait semblé furieusement pressé de quitter la cuisine.

Les pauvres, ils avaient tellement de travail !

Mais ce n'était pas très grave, elle avait plaisir à se retrouver seule dans la grande maison vide. D'ailleurs, c'était bien simple, elle ne s'était jamais sentie aussi heureuse de sa vie.

Levant une main en visière devant ses yeux, elle contempla les vastes pâtures qui s'étendaient derrière la maison. Qui sait si elle n'apercevrait pas Tim au loin, juché sur son cheval, l'homme et l'animal, aussi impressionnants de force et de beauté sauvage l'un que l'autre, semblant ne former plus qu'un.

Rien qu'un petit coup d'œil à ses longues jambes dont les muscles joueraient à travers l'étoffe usée de son jean tandis qu'il guiderait son impressionnante monture de ses mains gantées de cuir, les manches retroussées sur ses avant-bras puissants...

Ou alors, elle pourrait le surprendre en train de travailler. Torse nu, il soulèverait des meules de foin, les muscles de ses épaules et de ses bras saillant sous l'effort, sa peau hâlée brillant de sueur au soleil...

Choquée par le tour que prenaient ses pensées, Natalia fit demi-tour vers la maison. Tandis qu'elle passait devant l'enclos des « laissés-pour-compte », comme les appelait Sally, les animaux s'avancèrent vers la barrière, réclamant son attention.

Elle eut l'impression que son cœur s'arrêtait de battre, tandis que ses paumes devenaient moites. C'était ridicule d'avoir peur comme ça, elle en avait parfaitement conscience, mais c'était plus fort qu'elle.

Tout cela remontait à l'enfance, et plus précisément au cortège de la fête nationale. A cinq ans, son père l'avait jugée assez grande pour défiler sur son poney, et elle se revoyait encore, toute fière, lâchant les rênes pour mieux saluer la foule qui l'acclamait. Tout à coup, une meute de chiens de chasse avaient échappé à leur dresseur et s'étaient jetés dans les jambes du poney. L'animal, terrorisé, s'était mis à ruer et Natalia avait atterri avec rudesse sur le sol, abîmant ses beaux vêtements. Les chiens s'étaient alors pressés autour d'elle, aboyant et soufflant, leurs gueules, immenses pour la petite fille qu'elle était, à quelques millimètres de son visage.

Plus de quinze ans après, elle en frissonnait encore.

Pressant le pas, elle longea à distance la barrière, et vit le malheureux cochon à trois pattes sautiller vers elle. Arrivé à la barrière, il glissa son groin entre les ridelles en grognant de frustration.

Natalia s'immobilisa, le cœur battant à tout rompre. La barrière avait l'air solide, elle ne risquait pas grand-chose, essaya-t-elle de se convaincre. Serrant les poings, elle fit un pas vers l'enclos. La chèvre aveugle s'avança d'un pas malhabile et tendit le cou en reniflant, tandis que le cheval passait la tête par-dessus la barrière.

Refoulant un mouvement de recul, Natalia comprit alors ce qu'ils voulaient.

— Mais... Je n'ai rien pour vous, dit-elle en montrant ses mains vides. Je suis désolée.

Les animaux continuèrent à se presser contre la barrière, tellement attendrissants dans leur quête de nourriture que Natalia se laissa émouvoir.

— Attendez, je vais aller vous chercher quelque chose.

Elle courut vers la maison, prit une botte de carottes dans le réfrigérateur, et revint vers l'enclos.

Les animaux s'agitèrent, chacun y allant de son cri affamé. Ils semblaient prêts à se jeter sur elle, et ils lui parurent beaucoup moins adorables tout à coup.

— Ne me mordez pas, supplia-t-elle, en tendant bravement une carotte au vieux cheval.

Dans son ardeur, l'animal la laissa tomber au sol, et le cochon se rua pour la ramasser.

— Oh non, ce n'est pas pour toi, protesta Natalia.

Elle s'agenouilla et glissa le bras entre les lames de la barrière pour aider le cheval. Intrigué, le cochon se mit à lui renifler la main, posant son groin humide et dégoûtant sur sa peau.

Natalia frôla la crise cardiaque, s'imaginant dévorée par l'horrible animal.

Mais elle n'en avait pas encore fini avec ces bêtes monstrueuses. Passant la tête entre les ridelles, la chèvre venait de saisir le bas de son chemisier et commençait à le mâchonner.

Terrorisée, Natalia appela de ses prières sa chère Amelia, si autoritaire et intrépide. La chère vieille ronchonnette aurait su se faire obéir d'un claquement de doigt.

Tirant de toutes ses forces, Natalia se libéra... et tomba les fesses dans la poussière.

Elle déchira au passage son chemisier. Mais, au moins, elle était sauvée. Et elle n'était plus une enfant de cinq ans prête à éclater en sanglot pour un vêtement abîmé.

Fébrile, elle passa ses membres en revue et, après un inventaire minutieux, décida que rien n'était endommagé, hormis son amour-propre.

Après tout, cela aurait pu être pire. Quelqu'un aurait pu la voir.

Oh, zut ! Quelqu'un l'avait vue.

Découvrant une Sally hilare, elle releva bravement le menton.

— J'essayais juste...

— De nourrir la chèvre avec ta chemise. Je sais, j'ai tout vu.

Avec un hochement de tête dégoûté, Sally passa son chemin, et Natalia essaya de se persuader que cela n'avait pas d'importance. Quoi qu'elle fasse, la sœur de Tim ne l'aimerait jamais, et ce n'était pas la peine de se mettre martel en tête parce qu'elle l'avait surprise dans une situation ridicule.

Une demi-heure plus tard, après s'être douchée et changée, Natalia réalisa que cet incident n'avait en rien entaché son bonheur d'être au ranch.

En fait, elle se sentait si bien qu'elle avait presque oublié que cette situation n'était que temporaire. Des plus temporaires, à vrai dire, puisqu'il ne lui restait plus qu'un jour à passer avec Tim. Sans vraiment s'en rendre compte, elle s'était habituée à lui et attendait avec impatience le moment de le retrouver à la maison pour les repas. Aujourd'hui, elle avait conscience que son départ lui laisserait un drôle de pincement au cœur, une sorte de vide qu'elle aurait du mal à surmonter.

Elle savait pourtant dès le départ que ces quelques jours ne seraient qu'une parenthèse dans sa vie. Quelle bêtise de s'attacher autant !

— Écoutez votre cœur.

Natalia fit brusquement volte-face en entendant la voix de sa nounou.

— Amelia ? murmura-t-elle, tout en ayant conscience d'être ridicule.

Personne ne lui répondit. Évidemment, puisqu'elle était seule dans la cuisine ! Et

pourtant, la voix aux intonations typiquement britanniques avait semblé si réelle.

Avec un petit rire, Natalia se remit au travail. Elle devait se dépêcher si elle voulait que le déjeuner soit prêt à l'heure.

« Écoutez votre cœur. » Qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire ? Qu'elle avait la possibilité de rester plus longtemps, si elle le souhaitait ?

Machinalement, la jeune femme tâta le renflement familial de son portable dans la poche de son jean. On ne l'attendait à Grunberg que le lundi suivant, et rien ne l'obligeait vraiment à se rendre à ce mariage. Et si elle appelait pour dire qu'elle ne pouvait pas y assister ?

D'un geste décidé, elle sortit le téléphone et demanda aux renseignements le numéro de l'hôtel où les invités étaient hébergés. C'était sans doute un peu lâche de sa part, sachant que personne ne serait averti avant samedi, de laisser un message à un tiers plutôt que d'appeler directement la future mariée, mais tant pis. Aucun réceptionniste un peu stylé ne se permettrait de poser des questions à son Altesse Sérénissime, la Princesse von Grunberg, et elle n'aurait pas à inventer une histoire abracadabrante.

Lorsqu'elle raccrocha, Natalia était à deux doigts de sauter de joie. Mais n'était-ce pas un peu exagéré pour quelqu'un qui venait de se condamner à une semaine de plus aux fourneaux ?

Heureusement, le repas de ce soir était relativement simple, puisqu'elle s'était contentée d'accommoder les restes de la veille. Inutile de gâcher la nourriture, n'est-ce pas ?

Quand même, c'était bizarre qu'il reste autant de hors-d'œuvre...

Pour le thé glacé, elle avait quelques doutes. Tandis qu'elle rêvassait en regardant le ciel, elle l'avait laissé infusé un peu trop longtemps.

Mais les cow-boys aimaient les choses un peu fortes, c'était bien connu.

Elle allait devoir faire un effort pour mener à bien plusieurs tâches en même temps. Par exemple, rien ne l'empêchait de couper des tranches de pain tout en regardant Tim faire travailler ses chevaux.

Là, par exemple, il venait d'entrer dans son champ de vision, et elle était parfaitement capable... En fait, non, elle avait des picotements au bout des mains, et son cœur battait à tout rompre.

Fascinée par l'allure d'un splendide poulain alezan, que Tim faisait travailler à la longe, la jeune femme oublia ses bonnes résolutions, et le regarda un moment.

Il était vêtu d'un vieux jean délavé et d'une chemise en toile de Chambray entrouverte sur la peau hâlée de son torse, ses manches retroussées découvraient des avant-bras puissants, noircis de poussière, et des mains gantées de cuir usé. Sous son chapeau repoussé en arrière, une fine pellicule de sueur perlait sur son front, qu'il essuya d'un revers de bras.

— Ridicule, marmonna Natalia.

Mais elle garda le nez collé à la fenêtre.

Peut-être qu'il finirait par avoir trop chaud et voudrait ôter sa chemise ? Elle ne voulait manquer ça pour rien au monde.

Tout à coup, il fit arrêter le cheval et se pencha pour examiner son antérieur droit, lui offrant une vue fascinante sur son...

— Que diable es-tu encore en train de faire ?

6.

S'exhortant au calme, Natalia se retourna lentement vers Sally, qui avait dû profiter de sa... hum... méditation pour entrer à pas de loup dans la cuisine.

— Eh bien, je...

Qu'était-elle au juste en train de faire ? D'un regard absent, elle fixa le couteau qu'elle tenait dans la main.

— Je préparais le repas.

— Tu veux dire que tu t'apprêtais à affamer les hommes.

— Non, je...

Elle cilla, étonnée par cette remarque.

— Oh, laisse tomber.

Sally appuya une hanche contre le comptoir central, et se croisa les bras sur la poitrine.

— Tu ferais bien de t'essuyer le menton.

— Pardon ?

— Tu étais en train de baver en regardant les fesses de mon frère.

Natalia eut un rire forcé qui ne les trompa ni l'une ni l'autre.

— Ne sois pas ridicule, ce serait... *un spectacle fascinant*... insultant.

— C'est pourtant bien ce que tu faisais.

Natalia fit mine de s'affairer dans la cuisine.

— Tout le monde est prêt à déjeuner ?

— Oh ça, oui !

Sally paraissait tellement sarcastique que Natalia fit volte-face pour essayer de comprendre ce qui n'allait pas. Mais la jeune fille lui opposa un visage angélique. Puis elle prit un champignon farci sur un plat de service, le tourna dans tous les sens et mordit dedans d'un air prudent et vaguement dégoûté.

— Hmm, fit-elle, pour tout commentaire.

Bon, ça commençait à bien faire ! Agacée, Natalia croisa les bras sur sa poitrine.

— C'était un « hmm » appréciatif ou dégoûté ?

— Bof...

— C'est tout ce que tu trouves à me dire ? Je fais de mon mieux, pourtant.

— Mouais.

Sally mit le reste du champignon dans sa bouche et se frotta les mains sur son jean.

— Je me demande bien pourquoi tu te donnes tout ce mal. Tu devrais faire une demande d'aide auprès des services sociaux. Ou bien, je ne sais pas moi, chercher un travail qui te corresponde mieux.

— D’abord, je n’ai pas besoin d’aide.

— Hum, hum.

Lentement, Natalia reposa son couteau. Inutile de se laisser tenter.

— Et, deuxièmement, je ne suis pas une citoyenne comme les autres. Je suis une princesse, et je suis sûre que ton frère te l’a dit. Évidemment, dans un trou perdu comme celui-ci, ça ne doit pas vous arriver tous les jours, et je te pardonne de ne pas me croire. Quant à la raison de ma présence...

Non, elle ne pouvait pas partager ses aspirations avec Sally. Comment une fille qui ne faisait que ce qu’elle voulait, sans même connaître la notion de devoir, pourrait-elle la comprendre ?

— Je crains que cela ne te regarde pas.

— Très bien. Mais si tu as l’intention de mettre le grappin sur mon frère, je te préviens que tu n’as aucune chance. Les piercings et les cheveux en pétard, ce n’est pas son truc.

Mais il n’avait pas l’air de détester le cuir.

— Mettre le grappin, qu’est-ce que ça veut dire ?

Sally employa un mot qui, pour être vulgaire, avait au moins le mérite d’être clair. C’était le genre de mot que peu de gens se seraient risqués à employer devant une princesse.

— Et si tu touches à un seul de ses cheveux, je t’arracherai les ongles un à un. Alors, je te conseille de ne plus reluquer ses fesses.

Natalia resta bouche bée. Cette fille était impossible.

— Tu me fais marcher, c’est ça ?

Sally ne consentit même pas à bouger un cil.

— Eh bien, il est évident que la réputation de grossièreté des Américains est totalement usurpée. Vous êtes tous si aimables...

— A ta place, je ne ferais pas la maligne.

— Tim est un grand garçon.

— Il a surtout trop bon cœur.

Sally prit un deuxième champignon et se dirigea vers la porte.

— Souviens-toi que je t’ai à l’œil, et que je me ferai un plaisir de te botter les fesses au moindre faux pas.

Tandis que la porte claquait bruyamment derrière elle, Natalia poussa un juron fort peu princier et donna un coup de pied dans le réfrigérateur.

Comme Natalia l’observait, un pli soucieux sur le front, Tim se força à prélever dans son assiette un autre morceau de ce qui ressemblait... ma foi, à rien de connu. Il déglutit, avec beaucoup de difficulté, et se força à sourire.

— Qu’est-ce que c’est ?

— Une recette que m’a confiée un chef français. Ça vous plaît ?

Il toussota, tandis que tous les regards convergeaient vers lui.

— Disons que je n’ai jamais rien goûté de pareil.

Sally ricana méchamment et repoussa son assiette.

— Nick nous aurait fait un chili con carne.

— Sally !

— Et ça aurait été un plaisir de le voir s’activer aux fourneaux.

— Qui est Nick ? demanda Natalia.

— Le type que je voulais embaucher, dit Sally.

Natalia baissa les yeux vers son assiette.

— Je ne savais pas que j’avais pris la place de quelqu’un qui en avait vraiment besoin.

— Nick a déjà trouvé du travail ailleurs, la rassura Tim.

— Ah ! Bon, dans ce cas...

Seth se pencha vers elle, soudain empressé.

— Vous savez, Nat, le chili est un plat vraiment très simple. Je suis sûr que vous seriez capable de le préparer.

Pete hocha la tête d’un air plein d’espoir.

— Eh bien, hésita Natalia, c’est que le chili n’est pas spécialement un plat sophistiqué...

Mais, si vous n’appréciez pas la nouvelle cuisine, je peux toujours essayer.

Du bout de sa fourchette, Tim repoussa ce qui se trouvait dans son assiette, quel que soit son nom.

— Alors, c’est ça qu’on appelle la nouvelle cuisine ?

— Évidemment.

Natalia reposa ses couverts avec lenteur.

— Que pensiez-vous que c’était ?

Les yeux fixés sur elle, Tim réfléchissait à toute vitesse. Que pensait-il ? Qu’elle semblait inquiète, et beaucoup moins forte qu’elle essayait de le paraître. Qu’elle était incroyablement séduisante quand elle le regardait de cette façon.

Que sa cuisine était immangeable.

— Je...

Natalia repoussa son assiette, l’air horrifié.

— Vous ne saviez pas.

Un muscle tressaillit dans la mâchoire de Tim, et elle secoua la tête.

— Oh, mon Dieu, vous ne saviez pas. Vous pensiez que je ne savais pas cuisiner.

— En fait...

— Non ! Vous vous êtes dit : ne contrarions pas cette pauvre folle. Elle se prend pour

une princesse, elle s’imagine qu’elle est une cuisinière hors pair...

Sa voix dérapa dans les aigus et elle secoua de nouveau la tête, avant de quitter la pièce en courant.

A la table, tous les hommes se tournèrent vers Tim, l’air accusateur.

— C’est malin, remarqua Pete, tu lui as fait de la peine.

— Ouais, renchérit Jack. Rattrape-la et dis-lui qu’on adore ce qu’elle fait.

Sally leva les yeux au ciel.

— Vous êtes vraiment aussi minables qu’elle.

— Je ne comprends pas pourquoi tu es aussi dure avec elle, protesta Seth. Elle ne t’a jamais rien fait.

Tim repoussa sa chaise en soupirant et jeta sa serviette sur la table.

— Bon, ça va. Je vais aller lui parler.

— Tâche de trouver les mots qu’il faut, lui recommanda Pete, d’un ton bourru.

Tout le monde, à l’exception de Sally, hocha la tête et Tim aurait volontiers éclaté de rire s’il n’avait pas été aussi ému.

— Pff ! Bande de sentimentaux, marmonna Sally.

Et Tim ne put qu’approuver en silence. Natalia lui faisait perdre la tête, lui inspirait des rêves extravagants, et il commençait à lui accorder beaucoup trop d’importance.

Il la trouva dans le jardin, le regard levé vers le ciel étoilé. Son visage était masqué par les ombres, mais pas son corps, qui se découpait nettement dans le halo de la lune.

La brusque accélération de son sang dans ses veines, la sensation impérieuse qui venait de naître au creux de ses reins n’avaient aucun sens. En jean et T-shirt, ses courbes dissimulées par une vieille chemise de flanelle qui lui avait appartenu, elle n’avait rien d’affriolant. Pour tout dire, elle était même assez banale.

Mais il la trouvait belle à couper le souffle.

— Ça va ? murmura-t-il, d’une voix qui laissait transparaître son trouble.

— Pas trop mal, pour une folle.

— Natalia...

Elle se refusa à tourner la tête vers lui.

— Oh, je sais bien ce que vous pensez tous de moi.

Il se déplaça dans son champ de vision, de façon à ce qu’elle n’ait pas d’autre choix que de le regarder en face.

— Ils vous aiment beaucoup. Et moi aussi.

— Oui, comme vous aimez votre chèvre aveugle.

— Ce n’est pas la même chose, Natalia, et vous le savez très bien.

Elle laissa échapper un soupir et détourna le visage. Elle ne fut pas assez rapide, pourtant, car il eut le temps d’apercevoir dans ses yeux l’éclat d’une larme.

— En fait, je..., commença-t-il.

Natalia s'échappa, mais il eut tôt fait de la rattraper.

— Tenez-vous tranquille, ordonna-t-il doucement, comme elle essayait de se débattre.

— Je dois rentrer.

Il la prit par les épaules et l'attira contre lui. Pour la consoler, rien de plus, mais il réalisa aussitôt son erreur. Ce n'était pas de réconfort dont il était question, tandis qu'elle se blottissait étroitement contre lui, enfouissant son visage au creux de son épaule, et il dut faire appel à toute sa volonté pour rester de marbre.

Elle était si seule, si désemparée...

Incapable de résister, il lui caressa doucement les cheveux, laissa glisser la main le long de son dos.

« Tu cherches les ennuis, mon vieux », se dit-il comme pour se mettre en garde.

Mais, quelle importance, quand elle se serrait un peu plus contre lui et sanglotait doucement dans son cou.

— Tous ces efforts pour rien, murmura-t-elle contre sa peau. Vous auriez sans doute préféré du beurre de cacahuète et de la gelée de groseille.

— Pas du tout.

Son souffle tiède, ses lèvres qui effleuraient son cou le faisaient mourir à petit feu.

— Nous ne sommes pas habitués à un tel raffinement, c'est tout.

— Je suis désolée, dit-elle dans un soupir. J'en ai plus qu'assez de me ridiculiser.

Elle s'agita, cherchant à se pelotonner un peu plus, et il sentit son corps s'enflammer.

— Je trouvais ça tellement amusant qu'on ait besoin de moi, pour changer. Au palais, je suis quelqu'un d'important, mais je suis inutile.

Elle soupira de nouveau, et son souffle le fit chavirer.

— Vous ne savez pas combien c'est agréable de se sentir appréciée pour soi-même.

D'appréciée à désirée, il n'y avait qu'un pas. Et Tim s'empressa de le franchir.

Tandis que l'information faisait son chemin, le laissant hébété, il s'était écarté pour mieux observer la jeune femme. Elle releva la tête, et il lui sembla que le temps s'arrêtait tandis qu'ils se dévisageaient. Le souffle court, les yeux en arrêt devant la bouche aux lèvres si pleines, il restait immobile, songeant que l'un des deux devrait bien se résoudre à franchir la faible distance qui les séparait encore.

Soudain, ils furent étroitement enlacés, bouche contre bouche, pressés l'un contre l'autre, s'embrassant comme si leur vie en dépendait.

Cherchant à retrouver son souffle, Natalia s'écarta un instant. Elle avait la bouche humide et gonflée par leurs baisers, les yeux noyés de désir, et les doigts crispés dans les cheveux de Tim.

— Ne le prends pas mal, murmura-t-elle, mais, dès que je t'ai vu, je me suis demandé l'effet que ça me ferait de t'embrasser.

Cette remarque était aussi surprenante que la façon dont elle avait répondu à ses baisers, et Tim en oublia les frissons que la caresse de ses doigts faisait courir le long de sa colonne vertébrale.

— Ah oui ?

— Et toi, tu t'es déjà posé la question ?

Non, pas du tout. Il avait été bien trop occupé pour ça, n'est-ce pas ?

— Ce que je me demande, c'est si on peut recommencer.

— Je n'ai rien contre.

Il se surprit à avoir envie de sourire en l'embrassant. Étrange. Ça ne lui était jamais arrivé avec aucune femme avant. Songeant qu'il adorait la façon dont son corps s'imprimait dans le sien, il glissa les mains sous la chemise de flanelle, caressant les courbes si douces dont il avait rêvé toute la journée.

Il avait pensé à elle toute la journée.

Son rire incrédule fit sursauter la jeune femme, qui s'écarta avec brusquerie.

— Quoi ? demanda-t-elle, d'un air suspicieux.

— Rien.

Il se pencha pour l'embrasser de nouveau, mais elle posa une main à plat sur son torse.

— Tu te moques de moi ?

— Mais, non. Pas du tout.

— Laisse-moi t'apprendre quelque chose au sujet des femmes. Elles détestent qu'on se moque de leur façon d'embrasser.

— Je ne riais pas de toi, je le jure. J'étais surpris de réaliser que j'avais pensé à toi toute la journée.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle.

— Tu as raison, ce n'est pas drôle. C'est perturbant.

— Et je dois prendre ça comment ? Pour un compliment ?

— TU EN VEUX UN ? ALORS, SACHE QUE TU ME RENDS FOU. JE N'ARRÊTE PAS DE PENSER À TOI, À NOUS, À DES CHOSES DONT J'ÉTAIS SÛR DE NE PAS AVOIR ENVIE.

— Pareil pour moi.

— D'accord. Donc, nous avons tous les deux des fantasmes, mais...

Natalia soupira.

— Il y a toujours un mais.

— Il n'y a pas vraiment de place pour ça dans ma vie.

— Parce que tu t'imagines que dans la mienne... Ce n'est pas possible non plus, crois-moi.

— Tu sais, ce ranch, c'est ce qu'il y a de plus important au monde pour moi. Celles qui ont essayé de s'adapter à ma façon de vivre se sont vite lassées et... Bref, aujourd'hui je suis seul et bien décidé à le rester.

— Tu sais, je ne suis là que temporairement.

— Ce qui veut dire...

— Je ne sais pas, moi. On pourrait se payer un peu de bon temps.

Tim ouvrit des yeux horrifiés.

— Où as-tu appris cette expression ? Sûrement pas dans le guide du protocole et des usages du monde.

— Oh, je vois. Un homme peut avoir une aventure sans problème, mais si c'est la femme qui propose...

— De se payer du bon temps ?

— Oh, ça va ! Laisse tomber.

— Attends !

La tête lui tournait devant la vitesse à laquelle s'enchaînaient les situations.

— Je vois bien que je t'ai blessée.

Natalia haussa les épaules, avec un rire sarcastique. Puis elle lui tourna le dos et se perdit dans la contemplation de la lune, les bras étroitement resserrés autour d'elle, comme pour se protéger.

— Natalia.

Désemparé, il la rejoignit et posa les mains sur ses épaules.

— Et si on reprenait tout de zéro ?

— D'accord. Je reconnais que c'était idiot de ma part de proposer ça.

— Mais non, pas du tout.

Elle détourna la tête et plongea ses incroyables prunelles dorées au fond de ses yeux.

— C'était juste une façon de te faire comprendre que je n'attends rien. Ce n'est qu'une aventure d'un soir, Tim. Sauf que, en réalité, il me reste plus d'une nuit à passer ici.

La réponse de son corps ne se fit pas attendre, mais le cerveau de Tim émettait encore quelques réserves.

— Tu mérites mieux que ça, Natalia. Tu mérites qu'un homme prenne son temps pour apprendre à te connaître.

— Tu veux me connaître ? Écoute ça : j'ai une sœur de dix-neuf ans. J'ai plutôt bon caractère, quand je ne suis pas au Texas. Et, contrairement à ce que tu as pu voir, je suis plutôt courageuse et déterminée. Et, même si je n'en ai pas l'air en ce moment, je suis une *fashion victim*. Je suis aussi une skieuse émérite, mais il n'y a pas assez de montagnes au Texas pour que je puisse te le prouver. Et, n'oublions pas que je suis une princesse. Ce qui nous ramène à ma folie présumée. J'avais presque oublié que tu me rangeais dans la catégorie de tes protégés malchanceux.

— Natalia, je t'en prie...

— Non.

Drapée dans sa dignité, elle battit en retraite.

— Dans quelques jours, j'aurai gagné assez d'argent pour m'en aller, et c'est ça que je veux vraiment. Je veux savoir ce que ça fait d'être juste moi, sans attentes particulières ni idées préconçues à mon sujet, sans titre ni couronne.

Tout en parlant, elle avait atteint le perron et commençait à monter les marches.

— J'apprécie tout ce que tu as fait, mais je crois qu'il vaut mieux nous en tenir à une relation patron-employée.

La tête haute, elle poussa la porte, dans une attitude digne d'une reine.

Natalia parvint à éviter Tim jusqu'au déjeuner du lendemain.

Elle n'éprouvait ni colère, ni chagrin, mais elle se sentait plus réfléchie. Apparemment, dans ce pays qui se prétendait moderne, les hommes n'appréciaient pas d'être dragués ouvertement, quoi qu'ils en disent. Elle s'en souviendrait la prochaine fois que sa libido se mettrait en roue libre.

Elle avait préparé un plat qui s'apparentait à une simple quiche, en plus épicé. Si quelqu'un voulait son avis, c'était tout simplement délicieux. Mais Tim suivait ses mouvements d'un air suspicieux tandis qu'elle lui en servait une part.

— Tu, euh... n'aurais pas décidé de m'empoisonner après ce qui s'est passé la nuit dernière ?

Sally releva brusquement la tête.

— Il s'est passé quelque chose, la nuit dernière ?

Natalia mordit avec précaution dans une bouchée de quiche brûlante. Hmm... Vraiment délicieuse !

— Ohé ! s'exclama Sally, je vous parle.

Tim risqua un regard vers Natalia, qui découpait posément une nouvelle bouchée.

Sally se renfrogna.

— Oh, bon sang ! Tu es vraiment un idiot, mon pauvre frère.

— Je suis au courant, merci, dit-il, sans détacher les yeux de Natalia.

Sally se tourna vers la jeune femme, le regard inquisiteur. Comme cette dernière continuait à manger, l'air absent, elle se pencha à son oreille.

— Continue comme ça, et tu vas avoir de mes nouvelles.

— Quelle amabilité ! Tu es toujours comme ça, ou c'est juste avec moi ?

— A ton avis ?

Sally leva sa fourchette, renifla le morceau de quiche d'un air méfiant, et reposa bruyamment le tout dans son assiette.

— Tu n'as jamais entendu parler d'une bonne omelette ?

Elle se leva en faisant racler sa chaise sur le sol, fouilla dans la poche de son jean, et jeta un billet de cinq dollars dans la direction de Seth.

— J'espère que tu as pensé à te réapprovisionner. Rejoins-moi dans l'écurie, je crève de faim.

Natalia quitta la pièce à son tour, et courut se réfugier dans sa chambre.

Lorsqu'elle revint, un peu plus tard, tout le monde était parti. Et tous les plats étaient vides.

Finalement, elle ne se débrouillait pas si mal, songea-t-elle, en éprouvant une brusque bouffée d'orgueil devant la table vide. Si Tim et sa sœur n'avaient aucun goût, c'était bien dommage pour eux, mais elle n'allait pas perdre confiance en elle pour autant.

Le cœur léger, elle tourna les robinets de l'évier. Contrairement à ce que les gens devaient s'imaginer, elle était parfaitement capable de faire la vaisselle. Elle pouvait aussi laver son linge, prendre son bain et se nourrir seule. Choquant, non ?

Les mains plongées dans l'eau savonneuse, elle respira l'air doux et parfumé qui entrait par la fenêtre entrouverte, savourant cette belle journée ensoleillée. Levée à l'aube, elle était épuisée, mais elle n'aurait échangé sa place pour rien au monde.

Elle ne regrettait rien. Pas même le baiser. Eh non, pas le moindre regret ! Avant même de se rendre compte que l'heure était venue de faire ses adieux, elle serait partie. Elle retournerait à sa vie si remplie, si protégée... Elle n'aurait pas le temps de regarder en arrière.

Oh, franchement, qui essayait-elle de tromper ? Évidemment qu'elle regarderait en arrière. Elle aurait un sourire attendri en repensant à tout ça. Parce qu'il fallait bien admettre qu'elle vivait ici les meilleurs moments de sa vie.

Et cela en dépit de ce Timothy Banning de malheur. Stupide, entêté... terriblement sexy...

Elle jeta un œil par la fenêtre. Peut-être pourrait-elle l'apercevoir quelques secondes ? Elle adorait le regarder faire travailler ses chevaux à la longe, les monter... Et sa démarche ! Elle adorait le regarder marcher.

Elle aurait pu passer toute une journée à le regarder ainsi.

Lui, non.

N'était-ce pas une formidable leçon d'humilité ? Amelia prétendait que cette qualité lui faisait cruellement défaut.

Eh bien, le moins qu'on pouvait dire, c'est qu'ici elle en avait fait le plein.

Dans l'enclos, la chèvre aveugle venait de foncer droit sur le cochon à trois pattes qui tomba lourdement au sol. Après quelques efforts, il parvint à se relever, et la chèvre recommença son manège. Le pauvre infirme resta un moment immobile, comme sonné, l'air si misérable que Natalia sentit son cœur se serrer.

— Je n'y vais pas, dit-elle dans le vide. Pas question.

Mais la pauvre bête faisait des efforts désespérés pour se relever, battant l'air de ses trois pattes, tel un cafard sur le dos, tout en criant comme... eh bien, comme un porc qu'on égorge, il n'y avait pas d'autre comparaison possible.

Oh, et puis zut !

Ôtant son tablier, Natalia ramassa le sac d'épluchures qu'elle avait mis de côté et se précipita vers le jardin, animée des meilleures intentions. Mais, une fois à la barrière, elle se figea. Il n'y avait pourtant rien de plus facile, essaya-t-elle de se persuader. Il suffisait d'ouvrir le portail et d'entrer. Vraiment très facile.

— Je veux bien vous aider, dit-elle, en essayant d'imiter la voix sévère de sa nounou, mais vous allez me promettre d'être bien sages.

Pour toute réponse, elle n'obtint qu'un éclat de rire. Humain. Et terriblement viril.

Tim, évidemment, constata-t-elle, tandis qu'elle pivotait sur ses talons. Il faut croire que son potentiel d'humilité pouvait encore être accru. Bon, elle voulait bien accepter la leçon, mais elle se refusait à perdre tous ses moyens rien qu'en le regardant.

— Tu sais que la chèvre est une vraie sadique ? Et une fausse aveugle ? Elle s'amuse à torturer ce pauvre cochon.

— Mais, non. C'est juste un jeu entre eux. Pickles et Mister Pig s'adorent...

— Pickles et Mister Pig ?

Tim eut l'air un peu chagriné.

— Ils s'appelaient déjà comme ça quand je les ai eus. Et c'est vrai que la chèvre n'est pas complètement aveugle, elle parvient à discerner des ombres.

— Mais elle essayait de le tuer.

— Pas du tout ! Tu veux voir ?

Il entrouvrit le portail, et Mister Pig se releva avec une aisance confondante. Puis il poussa gentiment Pickles dans la bonne direction.

— Tu veux les caresser ?

— Sûrement pas.

— Ah oui, c'est vrai, dit-il, tout en flattant les animaux tout à tour. J'oubliais que tu ne les aimais pas.

— C'est exact.

— Bien sûr, dit-il avec un sourire énigmatique.

Elle fit le geste de se planter les poings sur les hanches puis, se souvenant de ce qu'elle

tenait à la main, elle les dissimula derrière son dos.

— C'est-à-dire ?

— Vous êtes une sacrée menteuse, Princesse.

Il se pencha vers elle, les bras au-dessus de la barrière, la pointe de la botte passée entre les ridelles. Des odeurs de cuir, de foin, de coton chauffé au soleil et de savon enveloppèrent la jeune femme, achevant de renforcer son trouble.

— Je ne mens jamais.

Enfin, le moins souvent possible.

— Et, bien sûr, tu avais l'intention de les nourrir parce que tu les détestes ?

Natalia balança gauchement le sac d'épluchures, et il rit doucement, avec cette intonation basse et rauque qui avait le pouvoir de faire fondre tous ses muscles, la réduisant à l'état de loque.

— Cette conversation n'a aucun sens, protesta-t-elle, en essayant d'ignorer la chair de poule qui se formait sur ses bras, rien qu'à le regarder.

— Au contraire, répliqua-t-il avec patience. Elle prouve que tu agis en guerrière, que tu t'habilles en guerrière, mais que, à l'intérieur, tu es aussi douce et tendre qu'un agneau.

Natalia essaya d'émettre un ricanement méprisant, mais aucun son ne sortit de sa gorge.

— Je sais bien que tu n'es pas habituée à cette vie. Mais tu n'es pas vraiment non plus une citadine, en dépit de tous tes efforts.

Levant le bras par-dessus la barrière, il effleura le contour bardé d'anneaux de son oreille, et caressa ses cheveux, qui avaient repris leur pli naturel.

— Qui es-tu vraiment, Natalia ?

N'était-ce pas précisément le problème ? Elle n'en savait rien elle-même. La vie qu'elle menait jusqu'à présent la satisfaisait plus ou moins, en dépit de son comportement rebelle. Mais, durant ces quelques jours au ranch, elle avait découvert tout ce à côté de quoi elle était passée jusqu'à présent.

— Il faut que je rentre, dit-elle. J'ai plein de choses à faire.

Elle pivota sur ses talons et s'éloigna à pas lents, espérant confusément qu'il la rappellerait, qu'il lui proposerait quelque chose d'outrageusement indécent...

Puis, elle décida qu'il ne valait mieux pas. Que se passerait-il si, une fois de retour à Grunberg, elle réalisait qu'elle s'était beaucoup trop attachée à lui ?

De toute façon, ce n'était pas la peine de se monter la tête avec des scénarios rocambolesques, Tim était en train de bêtifier avec ses animaux et l'avait complètement oubliée.

Tout en préparant le dîner, Natalia écoutait le battement violent de la pluie sur les carreaux. Au Texas, le temps changeait à une vitesse effrayante et, qu'il pleuve ou qu'il fasse soleil, ce n'était jamais à moitié.

Dans un geste qui lui était désormais familier, elle jeta un coup d'œil vers l'enclos et vit Pickles plantée sous l'averse, tellement seule, trempée et misérable.

— Oh, stupide animal !

Elle aplatit vigoureusement une boulette de viande qu'elle ne trouvait pas assez joliment façonnée et la reforma. La chèvre allait bien finir par rejoindre ses amis sous l'arbre.

Mais non, elle restait là, à pousser des petits bêlements pathétiques.

— Arrête de regarder par-là, s'ordonna-t-elle à voix haute.

Mais, c'était plus fort qu'elle. Pickles ne bougeait pas d'un millimètre, et la pluie redoublait de violence.

— Oh, pour l'amour du ciel, va te mettre à l'abri, cria-t-elle en entrouvrant la fenêtre.

Pickles leva lentement la tête et bêla plus fort.

N'y tenant plus, Natalia courut à la porte.

— Allez, file ! cria-t-elle depuis le perron. Va te mettre sous l'arbre. Dépêche-toi.

Au son de sa voix, l'animal tourna la tête dans sa direction.

Oh, et puis zut ! Natalia courut vers la barrière et se glissa dans l'enclos.

— Brave bête, dit-elle, en caressant maladroitement la tête de Pickles. Viens, suis-moi.

Elle tenta de l'entraîner vers l'arbre, mais l'animal, au lieu de se montrer reconnaissant et coopératif, planta fermement les sabots dans la terre et refusa de bouger.

— Mais, tu ne vois pas que j'essaie de t'aider, stupide bestiole ?

Sous une pluie torrentielle, elle essaya vainement de faire bouger Pickles.

— Alors, on s'en prend aux animaux, maintenant ?

Sally, protégée de la tête aux pieds par une longue cape de caoutchouc, l'observait d'un air goguenard.

Et il y avait sûrement de quoi rire, admit Natalia, étant donné qu'elle était trempée jusqu'aux os.

— Je crois que je vais tuer cette fichue bourrique, grommela-t-elle.

— Rien de plus simple. Tu n'as qu'à lui donner un de tes plats à manger. Ça devrait faire effet en un temps record.

Abandonnant la chèvre à son triste sort, Natalia sortit de l'enclos et se planta devant Sally. Elle en avait plus qu'assez de ses réflexions, et elle allait lui faire voir de quel bois elle se chauffait.

— Tu es la personne la plus grossière que la terre ait portée.

D'une chiquenaude, elle toucha Sally au biceps.

— Mais, on a déjà dû te le dire.

Bien au sec sous son vêtement de pluie, la jeune fille lui adressa un sourire crispé.

— Bouscule-moi de nouveau, et tu vas le regretter.

— Vraiment ?

Incapable de résister, Natalia la poussa un peu plus fort.

— Vas-y ! Fais-le-moi regretter, la défia-t-elle.

Sally lui rendit sa chiquenaude, ce qui la fit éclater de rire.

— C'est tout ? Tu peux faire mieux, non ?

— Tu risques de ne pas t'en remettre.

— Essaie toujours.

— Laisse tomber.

— Poule mouillée.

D'une brusque poussée, Sally la fit tomber au sol. Natalia lui saisit aussitôt les chevilles et tira jusqu'à ce que la jeune fille dérape dans la boue.

— Tu m'as salie, remarqua Sally, avec incrédulité.

— Ah oui ? Eh bien, tu sais quoi ?

Tout en parlant, Natalia avait ramassé une poignée de terre détremnée.

— Je te trouve encore trop propre.

La boue atteignit Sally en plein visage, et celle-ci poussa un rugissement féroce.

— Tu es morte !

*

* *

Après une longue journée de travail, dont une bonne partie s'était déroulée sous la pluie, Tim s'accorda quelques minutes pour regarder manger son cheval. La façon dont l'animal mâchonnait son foin le faisait presque saliver. Son estomac criait famine, et il savait que, ce soir encore, le repas ne suffirait pas à le rassasier.

— Mais elle fait de son mieux, dit-il à voix haute.

Sam l'observa d'un œil rond.

— Elle avait envie de moi, et je l'ai envoyée paître. Tu y crois, toi ?

Sam s'ébroua, ce qui pouvait passer aussi bien pour un geste de sympathie que de dégoût.

— Tu as raison, soupira Tim.

Puis il quitta l'écurie et se dirigea vers la maison, en espérant qu'il y aurait au moins quelque chose de chaud pour le dîner.

Tout à coup, il vit ses hommes rassemblés autour de ce qui ressemblait à... un combat de catch dans la boue ? Choqué, il découvrit que les protagonistes n'étaient autres que Natalia et... sa propre sœur ?

Mais, oui, absolument ! C'était bien Natalia qui tentait de se relever, couverte de la tête

aux pieds d'une boue rougeâtre qui la faisait ressembler à une statue aux courbes affolantes.

Le souffle court, elle venait de se mettre à genoux quand elle réalisa l'attention dont elle était l'objet.

— Qu'est-ce que tu regardes comme ça ? demanda-t-elle, d'un ton passablement hargneux.

Il savait que c'était mal, très mal, mais son instinct d'homme des cavernes refaisait surface à la vue de ce corps luisant de glaise.

— Toi.

Zut ! Mauvaise réponse.

Elle prit une pleine poignée de boue et la jeta dans sa direction

Un instant, il fut tenté de lui rendre la pareille, mais il se raisonna. Et, avec une dignité que n'entamait en rien la flaque dégoulinant sur son visage, il reprit son chemin.

8.

Natalia regagna la maison de sa démarche la plus majestueuse, ignorant les hommes qui la suivaient du regard, ignorant ces stupides animaux. Bref, souverainement indifférente à tout, et même à la boue qui dégoulinait autour d'elle, touchant le sol en faisant des « flocc » visqueux.

Lorsqu'elle se pencha pour ouvrir le robinet du tuyau d'arrosage, ralentie dans ses gestes par son carcan de glaise, elle se fit l'effet d'une sucrerie enrobée de chocolat.

Naturellement, l'eau était glacée, mais une telle rage bouillonnait en elle qu'elle était certaine de ne rien sentir.

— Hum... Natalia ?

Sally. Tout en grinçant des dents, la jeune femme inclina la tête et acheva de se rincer les cheveux.

— Tu veux ta revanche ?

— En fait, non, répondit Sally avec embarras. Tu ne voudras pas croire, j'imagine, que c'est un effet du syndrome prémenstruel ?

— Un peu facile comme excuse, non ?

— Mouais. Écoute, c'est vrai que je suis un peu possessive.

Natalia ricana tout en continuant à rincer ses vêtements.

— Sans blague ?

Elle avait une furieuse envie d'arroser Sally, mais elle se retint.

— Et je suis peut-être allée un peu trop loin, en critiquant ta façon de cuisiner, et tout ça.

— Hmm.

Cette boue était vraiment tenace, difficile à rincer, et Natalia se concentra.

— Tu m'écoutes ?

Sally la contourna et chercha à croiser son regard.

— Je disais que j'avais été... disons...

— Grossière ? Tyrannique ?

Natalia jeta un regard à la jeune fille qui se dandinait dans ses vêtements maculés de boue, l'air embarrassé.

— Et si tu voulais dire que tu regrettes, poursuivit-elle, j'accepte tes excuses.

— Bon, repartit Sally avec un sourire. Dans ce cas, c'est réglé entre nous ?

— Bien sûr.

Natalia haussa les épaules et coupa l'arrivée d'eau.

— Après tout, on sait toutes les deux que je peux te battre quand je veux.

Les paupières de Sally s'étrécirent dangereusement, et Natalia grimaça un sourire.

— Je plaisantais.

— Il n'empêche que je ne t'aime pas, remarqua Sally, sur un ton d'avertissement.

— C'est parfait. Moi non plus, je ne t'aime pas.

Jugeant qu'elle en avait assez dit, Sally eut un bref hochement de tête, puis elle s'en alla vers l'écurie.

Natalia s'observa sous toutes les coutures, et constata qu'il restait encore de la boue. Reprenant le tuyau, elle se demanda comment elle avait pu prendre toute cette histoire tellement à cœur. Après tout, ce n'était que temporaire et elle pouvait, à tout moment, décrocher son téléphone et mettre fin à la mascarade.

Cette perspective lui serra le cœur. Oh, parfait ! Voilà qu'elle était tombée amoureuse de cet endroit. Et elle ne comprenait pas pourquoi.

Pas plus qu'elle ne s'expliquait l'accélération de son pouls lorsqu'elle se retourna et découvrit que Tim l'observait avec un mélange de fièvre, d'humour et de circonspection.

— A quoi rimait cette bagarre ?

— Disons...

Elle leva une épaule, avec toute la nonchalance dont elle était capable, malgré l'eau glacée qui s'égouttait autour d'elle.

— Sally et moi avons une sorte de différend.

— Quel genre de différend ?

— Oh, c'est sans importance. C'est réglé, maintenant.

Tim suivait avec attention les mouvements du jet d'eau tandis qu'elle continuait à rincer ses vêtements.

— Elle peut être vraiment pénible. J'en suis désolé.

Il fit un pas en avant et Natalia recula, en brandissant le tuyau d'arrosage comme une arme.

— Reste où tu es !

Tim leva les mains en signe de reddition.

— D'accord, je reste où je suis.

— Et, arrête de me regarder bizarrement.

— Je fais ça, moi ?

— Je me suis déjà pratiquement jetée sur toi, lui rap-pela-t-elle, et tu n'as pas su saisir l'occasion, alors...

— Il faut croire que je n'étais pas en pleine possession de mes moyens. Natalia, ça suffit avec ce tuyau ! Pose-le maintenant.

Elle n'en fit rien.

— Et tu te crois en pleine possession de tes moyens, aujourd'hui ?

— Oh, oui !

Il l'enveloppa d'un long regard appréciateur, et elle se sentit frémir sous la caresse brûlante de ses yeux.

— Tu es magnifique.

— Tu devrais faire contrôler ta vue.

— Pas la peine. Je sais ce que je vois.

Elle scruta le visage de Tim, cherchant à lire sur ses traits ses pensées secrètes. A l'évidence, il aimait ce qu'il voyait. Natalia la femme, pas la princesse.

Son rêve devenait enfin réalité.

Dans ce cas, pourquoi éprouvait-elle ce besoin incompréhensible de s'écarter de lui, en regrettant de tout son cœur qu'il n'ait pas envie des deux, de la femme et de la princesse ?

— Je crois que je vais aller prendre une douche bien chaude et me changer, annonça-t-elle d'une voix lente.

— Moi aussi, j'ai besoin d'une douche.

Seigneur, cette intensité, cette faim dévorante dans son regard !

— Je crois que je peux t'arranger ça, dit-elle, en levant de nouveau le tuyau d'arrosage.

— Tu n'oserais pas !

Un défi. On voyait bien qu'il ne la connaissait pas. Sinon, il n'aurait jamais osé la provoquer ainsi. Elle n'était qu'une sale gamine qui ne pouvait résister à faire des bêtises.

La femme en elle tenta de la rappeler à la raison. Cette femme qui voulait être remarquée, désirée... et gardée.

Mais, rien de tout cela n'était cohérent, lui signifia la princesse, se rappelant tout à son bon souvenir et réclamant un traitement digne de son rang. Quel méli-mélo dans sa tête !

En réalité, toutes ces femmes ne faisaient qu'une, et elle voulait que Timothy Banning s'en aperçoive.

En était-il capable ? Il faudrait pour ça qu'il cesse de toujours vouloir la sauver.

Elle l'observa entre ses cils baissés, et vit qu'il ne pouvait détacher les yeux de ses seins, que le T-shirt trempé soulignait avec impudeur.

Rien dans son expression n'indiquait qu'il pensait à autre chose qu'à la dévorer toute crue.

Elle frissonna de joie anticipée.

— Natalia, pose ce tuyau !

— Je ne peux pas, dit-elle d'une voix douce.

Elle imaginait déjà ce corps splendide constellé de milliers de gouttelettes étincelantes. Une vision à couper le souffle !

— Pourquoi ? demanda-t-il, tout aussi doucement.

— Parce que je me rends compte que je suis encore un petit peu en colère.

Pas vraiment, en fait. Plutôt fébrile. Non, brûlante de désir.

Et c'était entièrement sa faute. Partant de là, personne ne pouvait la blâmer pour ce qu'elle avait envie de faire. Absolument personne.

— Désolée, dit-elle, en brandissant le jet vers lui.

Mais elle fut prise à son propre piège.

L'eau coulait sur le ventre plat de Tim et s'insinuait dans la ceinture de son jean, suscitant en elle un tumulte de sensations.

Vraiment malin ! Tout ce qu'elle avait réussi à faire, c'est à réveiller toute la passion accumulée depuis des jours.

Le lendemain matin, Tim n'était toujours pas remis de ses émotions. Sa journée de travail était loin d'être terminée, et il avait déjà besoin d'une douche bien froide.

Il se sentait en ébullition.

Pas à cause du temps, bien qu'il fût exceptionnellement chaud ce jour-là. Ni à cause de la clôture cassée et du bétail manquant. Et pas non plus parce qu'un des veaux était malade.

Non, tous ses problèmes venaient de sa cuisinière. La personne qu'il avait engagée pour lui venir en aide. Celle qu'il avait accueillie chez lui dans le seul but de lui offrir une béquille morale et un endroit où se ressaisir.

Au lieu de ça, elle avait semé le désordre dans sa vie.

Mais elle le faisait rire, aussi.

Et puis, il y avait sa façon de le regarder, comme s'il était l'homme le plus extraordinaire de la terre.

Pourquoi agissait-elle ainsi ? Ne comprenait-elle pas qu'il en était bouleversé au point d'envisager certaines choses auxquelles il s'était toujours refusé à penser.

Elle allait partir, peut-être aujourd'hui. Ou plus vraisemblablement demain. Il la payait chaque soir, s'attendant tous les matins à découvrir en se levant qu'elle était partie. Mais elle était toujours debout avant lui, occupée dès l'aube à cuisiner.

Tim repoussa son chapeau en arrière et passa l'avant-bras sur son front ruisselant de sueur. La nourriture qu'elle leur proposait était atroce, et il n'aurait su dire combien de barres chocolatées et de sachets de chips il avait partagés avec ses hommes pour ne pas mourir de faim.

Mais elle allait lui manquer.

Cette découverte lui fit un tel choc qu'il rebroussa chemin et lança son cheval au galop vers la maison. En plein milieu de l'après-midi, et sans autre véritable raison que l'envie de la voir.

La maison était calme. Beaucoup trop calme. Bon sang, il arrivait trop tard. Elle était partie sans prévenir personne.

Soudain, un son lui parvint de la cuisine. Un bruit horrible qui ressemblait au

miaulement du chat qui venait de se faire coincer la queue dans la porte. Quelqu'un était blessé. Au bord de l'agonie.

Bondissant à travers le hall, Tim se rua vers la cuisine.

Le dos tourné à la porte, Natalia se trémoussait frénétiquement, comme si une guêpe s'était glissée sous ses vêtements.

D'abord médusé, Tim remarqua les écouteurs et le lecteur de CD accroché à la ceinture de son jean. Puis, lorsque Natalia émit quelques sons désaccordés, il comprit d'où venait le bruit atroce. Elle chantait. Et il n'existait aucun qualificatif pour décrire cela.

Elle tenait sous le bras un énorme saladier, dont elle fouettait le contenu avec frénésie, et s'agitait en cadence. Amusé, Tim prit appui contre le mur et la regarda exécuter quelques figures typiques des années 80, tout en s'époumonant.

Virevoltant soudain, elle prit conscience de sa présence et poussa un cri. Elle avait une marque de chocolat autour de la bouche, et une tache au-dessus de son sein gauche.

— Tu m'as fait une de ces peurs ! dit-elle, en repoussant ses écouteurs autour de son cou.

— Ne t'arrête pas pour moi. J'adore te regarder danser.

Refusant de se laisser troubler par son sourire, Natalia prit un air réprobateur.

— Je ne dansais pas pour toi. Et je n'aime pas beaucoup qu'on m'espionne alors que je prépare une de mes spécialités. Ça mériterait une augmentation.

— Qu'est-ce que c'est ?

Il s'efforçait de rester calme et désinvolte, mais elle passa soudain la langue sur ses lèvres pour effacer les traces de chocolat.

Son regard se figea et il lui sembla que toutes ses capacités mentales étaient réduites à néant. Il la vit articuler quelque chose, mais il n'entendait plus rien. Il n'était qu'un homme, après tout. Un homme avec ses faiblesses.

L'air amusé, Natalia ouvrit le couvercle du mixeur posé sur le comptoir central et y versa le contenu du saladier.

— Les hommes sont tellement prévisibles.

Il la suivait comme un petit chien, épiant ses moindres gestes.

— Quoi ?

Elle plongea l'index dans la préparation au chocolat et le suçait langoureusement entre ses lèvres. Puis elle ferma les yeux, renversa la tête en arrière et gémit avec exagération.

Toute guillerette, elle rouvrit les yeux et fanfaronna en découvrant son expression troublée.

— Tu vois ce que je veux dire ? C'est tellement facile de vous faire perdre vos moyens.

Tandis que Tim s'éclaircissait la gorge, elle referma le couvercle du mixeur et contempla avec perplexité la série de boutons.

— Je voulais vous faire une surprise avec ce gâteau.

L'information parvint lentement au cerveau embrumé de Tim. Était-ce une façon de leur dire adieu ? Il redescendit brutalement sur terre. Toute trace de désir envolé, il réalisa qu'elle allait terriblement lui manquer.

— Nous n'avons jamais parlé de ton départ, dit-il à brûle-pourpoint. Où iras-tu après le mariage ?

— C'est bien joli le progrès, marmonna la jeune femme.

Elle appuya au hasard sur un bouton, sans résultat, et se redressa.

— Tu admets donc que je devais bien me rendre après-demain à un mariage au Nouveau-Mexique ?

Pourquoi « devais » ?

— Ce qui signifie, continua-t-elle, en plantant son regard droit dans le sien, que tu me crois quand je dis que je suis une princesse.

— Hum... c'est-à-dire...

Soudain abattue, Natalia resta un moment à le regarder avec un mélange de douleur et d'incrédulité.

— Oh, je vois. Tu n'as pas changé d'avis. Tu me prends toujours pour une folle.

— Écoute, je...

— Pas la peine de t'expliquer, c'est sans importance.

Elle appuya brutalement sur un bouton et le mixeur se mit à vrombir.

— Laisse-moi, s'il te plaît. J'ai plein de choses à faire et tu me déranges.

— Nat...

Elle remit ses écouteurs sur ses oreilles.

— Désolée, je n'entends rien.

— Mais il faut qu'on parle.

Lâchant un instant le couvercle, elle désigna des deux mains ses écouteurs et grimaça, lui signifiant que la conversation était définitivement terminée. Puis elle appuya sur un autre bouton, et le mixeur se mit à tourner à la vitesse maximum.

— Va-t'en, dit-elle, en le chassant d'un revers de main.

— Mais je veux juste...

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage. Le couvercle venait de sauter violemment, projetant des éclaboussures de chocolat à travers la pièce. Sur les meubles et sur le sol.

Et, accessoirement, sur eux.

9.

Le mixeur continuait à projeter son contenu à travers la pièce, et sur ses deux occupants sidérés, dans un vrombissement assourdissant.

Repoussant Natalia, qui restait figée devant l'appareil, Tim pressa le bouton d'arrêt à l'aveuglette, les paupières collées par la mixture chocolatée.

Le silence les enveloppa, leur procurant une étrange sensation de surdité.

Tim s'essuya les yeux et se tourna vers Natalia. Ebahie, cette dernière écartait les bras et penchait la tête pour constater les dégâts sur ses vêtements. Tim se passa la langue sur les lèvres.

Mmm, pas mauvais.

— Oh, mon Dieu, il y en a partout, constata Natalia avec horreur.

Elle était diablement alléchante, et il saliva. Comme si elle lisait dans ses pensées, Natalia pointa sur lui un index vengeur.

— Tout ça, c'est ta faute !

— Ma faute ?

Il posa une main sur son torse, un torse éclaboussé de chocolat, et afficha une mine innocence.

— Je ne vois pas ce qui te fait dire ça.

— Tu m'as distraite. J'essayais de travailler, et tu n'arrêtais pas... tu sais bien...

Il adorait la tournure que prenaient les événements.

— Non, quoi ?

— Laisse tomber ! C'est ta faute, et puis c'est tout.

Oh non, il n'allait pas s'en tenir là ! Il voulait l'entendre dire très exactement ce qu'elle pensait.

— Alors, comme ça, je n'arrêtais pas de te distraire ?

— C'est ce que je viens de dire.

— Parce que tu me trouves attirant.

— Ça, je ne l'ai pas dit.

— Moi aussi, je te trouve attirante.

— Vraiment ?

— Tu le sais bien.

— Mais, tu n'oserais pas profiter d'une pauvre folle, n'est-ce pas ?

Elle attrapa un torchon à vaisselle, l'humidifia, et le passa sur son visage. Un flot d'émotions contradictoires se lisait sur ses traits, dont la plus vive était sans doute l'irritation et, pour une raison qu'il ne s'expliquait pas, Tim éprouva soudain l'envie de la tenir dans ses bras.

De l'embrasser.

Ce souvenir le hantait. Il avait encore sur les lèvres le goût de sa bouche, il sentait le tendre contact de son corps contre le sien, il entendait ce petit gémissement infiniment troublant qui lui avait échappé quand son baiser s'était fait plus fiévreux...

Il lui saisit le poignet et lui prit le torchon des mains.

— Laisse-moi faire.

— Non.

— Mais je tiens à me rendre utile.

Laissant tomber le torchon, il se pencha et lui lécha délicatement le lobe de l'oreille.

Natalia vacilla.

— Attends !

— Pourquoi ?

— Je suis toujours en colère contre toi, mais j'ai du mal à me souvenir pourquoi quand tu poses la bouche sur moi.

— Oh, dans ce cas...

Il laissa glisser ses lèvres le long de sa gorge, jusqu'au creux soyeux où palpitait follement une petite veine.

— Hmm, ce dessert est délicieux.

— Tim, essaya-t-elle de protester, d'une voix mal assurée qui le ravit. Je suis sérieuse.

— Je sais. Tu tiens à entretenir ta colère. Eh bien, vas-y, ajouta-t-il, ponctuant chaque phrase d'un baiser. Ne te gêne pas pour moi.

Natalia parvint à refouler le gémissement qui montait à ses lèvres mais elle ne put cacher le frisson qui la parcourait devant cet assaut sensuel. Progressivement, sans même en avoir conscience, elle rendit les armes et inclina le cou pour mieux s'offrir à ses baisers.

— Je suis terriblement rancunière, dit-elle, pour la forme. Tu n'as qu'à demander à ma sœur.

— Ah, ah, des informations classées top secret. J'adorerais interroger ta sœur à ton sujet. J'ai envie de tout savoir.

— Tu ne voudras peut-être pas le croire, mais il y a des gens qui m'apprécient.

Sa respiration s'était faite haletante, mais elle parvint à sourire.

— Et pourtant, tu ne veux appeler personne.

— J'ai besoin de faire une pause. J'en ai assez d'être étouffée.

— Par ton père ?

— Entre autres.

Il glissa les mains sous son T-shirt et caressa doucement le bas de son dos. Natalia laissa échapper un petit gémissement et crispa les mains sur le devant de sa chemise,

comme si elle craignait de perdre l'équilibre.

— Tout le monde s'imagine que je suis naïve et incapable de m'adapter à la vraie vie.

Tim releva la tête pour l'observer. Elle avait les joues en feu et ses yeux exprimaient une émotion fiévreuse qui la rendait plus séduisante encore.

Soudain, quelque chose lui fit comprendre qu'il ne devait pas aller plus loin, une sorte de signal d'alarme. Comme s'il n'avait pas le droit de profiter d'elle.

Si elle était là, c'est parce qu'il avait voulu l'aider. Il n'était plus très sûr que ce soit nécessaire, désormais. Elle avait largement prouvé sa capacité à se débrouiller seule. Mais cela ne changeait rien. Céder à cette pulsion irraisonnée ne lui attirerait que des ennuis.

Surtout si elle était ce qu'elle prétendait être.

Son corps, évidemment, se serait bien laissé tenter. Mais son esprit faisait de la résistance. Natalia méritait tellement mieux qu'une aventure sans lendemain.

Mais que pouvait-il lui apporter de plus ? Et, de son côté, qu'attendait-elle de lui ? On ne pouvait pas dire que les femmes se soient jetées éperdument sur ce qu'il avait à offrir. Et il ne pouvait guère les en blâmer.

Comme il réfléchissait, Natalia s'écarta.

— Quel massacre !

Les mains sur ses hanches poisseuses, elle embrassa la pièce du regard, avec une expression sévère sur le visage.

— Tu as vu ce que tu as fait ?

Un sourire moqueur étira les lèvres de Tim, et elle plissa les paupières.

— Tu te moques de moi ?

— Je n'oserais pas.

— Ça va prendre des siècles à tout nettoyer.

— Tu n'as qu'à prolonger ton séjour.

Au moment de prendre une éponge, Natalia suspendit son geste.

— De combien de jours ?

— Je ne sais pas. De combien de jours disposes-tu ? Après tout, tu as ce mariage...

— Je n'y vais pas.

— Quoi ?

— J'ai essayé de t'en parler, l'autre jour, mais... J'ai appelé pour dire que j'étais...

— Couverte de chocolat ?

— Quelque chose dans ce genre-là.

Il lut la confusion dans le regard doré qui le fixait, et se demanda ce qu'elle pouvait bien lire sur ses traits.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— Je n'étais pas très sûre...

— Tu voulais partir ?

— Non, je voulais rester.

Ces mots éveillèrent en lui un sentiment étrange. Plus proche de la joie que de la panique

— Il n'y a rien de mal à ça, dit-il d'une voix douce.

— Donc, il me reste quelques jours de plus... si tu veux les utiliser.

Et comment !

— Que se passera-t-il ensuite ?

— Je rentrerai chez moi. Et voilà.

— Ça semble bien définitif.

— Ça l'est.

Le fallait-il vraiment ? Qu'y avait-il de si mal à vouloir mener plus loin ce... *truc* qui se passait entre eux ? S'il voulait bien faire un effort, pourquoi pas elle ?

— Natalia ?

Il avança vers elle et mit le pied dans une flaque de chocolat. Avant qu'il ait eu le temps de comprendre ce qui se passait, il dérapait, battait l'air de ses bras... et atterrissait brutalement sur les fesses.

— Tim !

Natalia se jeta à genoux, l'enveloppa de ses bras, et pressa son visage contre ses seins.

— Tu n'as rien ?

Il ouvrit les yeux et se trouva aveuglé par les douces et tendres courbes qui soutenaient sa tête.

— Je me sens un peu bizarre.

Elle se pencha un peu plus et ses cheveux lui effleurèrent le visage. Quel calvaire de sentir ce corps tendre et tiède pressé contre le sien, de respirer son parfum délicatement fleuri, et de devoir ignorer la lave brûlante qui déferlait dans ses veines...

— Tim ? Dis quelque chose. Tu veux que j'appelle un médecin ?

— Il ne pourra rien contre ce que j'ai.

Sourcils froncés, elle baissa les yeux vers une certaine partie de son anatomie.

— Hum... tu n'as pas l'air blessé.

— Non.

— Tu serais plutôt...

— Exactement.

Loin de détourner le regard, elle resta un moment à l'observer, ce qui ne fit qu'aggraver son état.

— C’est parce que je... suis à côté de toi ?

Elle avait terminé sa phrase dans un murmure, comme s’il s’agissait d’un secret d’État.

— Je dirais plutôt : parce que j’ai le visage dans tes seins.

— Oh !

Sincèrement surprise, elle fit un écart, ôtant si vite le bras qui lui soutenait la nuque que Tim sentit sa tête heurter durement le sol carrelé.

Immobile sur le dos, il contempla le plafond d’un air de martyr.

— Cette fois, ça y est, je suis vraiment blessé.

Toujours à genoux à côté de lui, une main sur sa bouche, une lueur amusée dans le regard, elle étouffa un son qui ressemblait furieusement à un rire.

Il se redressa sur un coude, avec une grimace de douleur.

— Tu te moques de moi ?

— Je suis désolée.

A cet instant, la porte s’ouvrit et Sally entra comme un ouragan dans la cuisine. Consternée par la scène qui s’offrait à ses yeux, elle s’arrêta net.

— Que diable s’est-il passé ici ?

— Nous avons eu un petit accident, expliqua Natalia.

Le regard de Sally balaya la cuisine, puis s’arrêta sur son frère, toujours allongé, Natalia agenouillée à ses côtés.

— Un accident ? Bien sûr !

Tim s’assit et se massa la nuque.

— Tu n’as pas l’intention de provoquer une nouvelle bagarre dans la boue ?

— Non, j’ai plutôt l’intention de charger le fusil et de te débarrasser de tes ennuis.

Elle marcha vers son frère, se pencha au-dessus de lui, et ramassa une larme de chocolat sur sa joue.

— Je me demande si j’ai envie de savoir pourquoi tu es couvert de pâte à gâteau.

— Non.

— J’ai l’impression que j’ai manqué le plus amusant.

Prudemment, elle lécha son doigt.

— C’est bon ? demanda Natalia.

Depuis leur petite bagarre, Tim avait constaté un changement dans l’attitude de Sally. Elle donnait l’impression de se forcer pour être désagréable, comme si elle avait honte de reconnaître qu’elle avait fini par accepter Natalia. Qu’elle la respectait. Voire, quoiqu’elle ne l’avouerait jamais, même sur son lit de mort, qu’elle l’appréciait.

— Ça peut aller, marmonna Sally.

Natalia hocha la tête.

— Menteuse.

— Hé, j'ai dit que c'était pas mal.

— C'est parfait. Ou, tout au moins ça le serait si ton frère n'avait pas tout renversé.

Tim retint un hoquet de protestation.

— Arrête de jouer les princesses, la prévint Sally.

— Je suis une princesse.

Sally leva les yeux au ciel et ramassa une large éclaboussure sur le comptoir.

— Si tu le dis.

— Pourquoi tu en manges, si c'est juste « pas mal » ?

La jeune fille racla du doigt le contour du bol mixeur.

— C'est peut-être un peu mieux que ça.

— Beaucoup mieux.

— En tout cas, c'est meilleur que les trucs que Seth nous achète.

Tim se releva prestement, peu désireux d'expliquer à Natalia qu'elle les faisait mourir de faim à petit feu. D'autant qu'elle semblait avoir complètement oublié qu'elle était en colère contre lui.

— Sally..., commença-t-il, sur un ton d'avertissement.

— Quel genre de trucs ? demanda Natalia, d'une voix excessivement douce.

— Si tu nous préparais plus souvent des plats comme ça, nous ne serions pas obligés de grignoter des chips et des barres de céréales pour éviter de crever de faim.

Enfer et damnation ! songea Tim, en se tournant vivement vers Natalia.

— Nat, je peux...

— De quoi parles-tu exactement ? demanda la jeune femme en fusillant Sally du regard.

— Moi ? De rien. Pas vrai, Tim ?

Ce dernier, concentrant les regards sur lui, rêva un instant que le sol allait s'ouvrir et l'engloutir. Il ne voulait pas mentir, mais il ne voyait pas comment dire la vérité à Natalia sans la blesser.

— Hum... Je crois que j'ai entendu mon cheval m'appeler.

Pas dupe, Natalia se planta les poings sur les hanches.

— Et après, on dit que c'est moi qui suis folle.

Prenant son frère par la main, Sally l'entraîna vers la porte.

— Il vaut mieux qu'on s'en aille. A cause de la contagion, et tout ça...

Natalia se surprit à observer Tim de plus en plus fréquemment et, bien qu'elle n'ait pas réussi à le prendre en flagrant délit, elle était persuadée qu'il faisait de même.

Pas une fois il n'évoqua cette aura de sensualité qui flottait entre eux chaque fois qu'ils étaient mis en présence. Peut-être était-elle la seule à la percevoir. En tout cas, elle était

parfaitement capable d'y résister. Et cela ne l'empêchait pas d'apprécier pleinement son séjour.

Cuisiner était assurément une de ses activités favorites.

A sa grande surprise, Sally était revenue dans la cuisine après la catastrophe et l'avait aidée à tout nettoyer. Puis, l'air de rien, elle lui avait posé des questions sur sa famille et l'endroit où elle vivait. Et, pour une fois, elle l'avait écoutée sans ricaner ni hausser les épaules.

Ce soir, le jardin baignait dans la lueur d'un magnifique clair de lune. Assise sur la balancelle, à l'arrière de la maison, Natalia se laissait envelopper par le manteau apaisant de la nuit, tout en observant Tim tandis qu'il nourrissait sa ménagerie de laissés-pour-compte. Il avait travaillé dur toute la journée, et pourtant, il n'était pas question pour lui de se reposer. Pas avant de s'être occupé de tout le monde.

Mue par une force qu'elle ne chercha même pas à combattre, Natalia se leva d'un bond et marcha à grandes enjambées vers l'enclos.

— Ce n'est pas la peine de les nourrir.

Surpris par sa voix, Tim, qui s'était penché pour flatter le flanc rebondi de Mister Pig, releva la tête.

— Je suis en retard. Ils doivent mourir de faim.

— En fait, non.

Natalia haussa les épaules, vaguement gênée de devoir avouer qu'elle s'était déjà acquittée de cette tâche. Et avec plaisir, encore.

— Ils avaient l'air tellement affamés que j'ai...

Il repoussa gentiment Mister Pig et se redressa de toute sa stature.

— Tu as fait quoi, Princesse ?

N'était-il pas absolument hilarant ?

— Je préfère « Votre Altesse Sérénissime », si ça ne te dérange pas.

Un sourire moqueur étira les lèvres de Tim, qui n'avait jamais semblé aussi séduisant qu'à cet instant.

— Ne change pas de sujet. Alors, qu'as-tu fait à ces pauvres animaux ?

— Tu sais bien ce que j'ai fait. Je leur ai donné à manger. Oui, je l'avoue, je viens les nourrir quand tu as le dos tourné.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils sont là, d'accord ? Parce que...

Ma peur s'est envolée. Presque. Parce que je me suis attachée à eux.

Bon sang, ce serait un vrai crève-cœur de quitter cet endroit. Peut-être ferait-elle mieux de partir tout de suite. Elle avait assez d'argent pour acheter son ticket d'autobus. Ou alors, elle pouvait toujours appeler Amelia qui trouverait une solution dans l'heure suivante.

Mais il était peut-être déjà trop tard. Petit à petit, elle s'était habituée à ce coin de Texas. A ces grands espaces, et à ces gens si rudes en apparence, mais tellement généreux et attentionnés quand on les connaissait un peu mieux. Même Sally avait ses bons côtés, et il n'était pas impossible qu'elle lui manque.

Et puis, il y avait Timothy Banning. Fort, déterminé, intègre, apte à affronter la vie sans jamais reculer devant l'adversité. Mais, derrière cette impression de puissance et de vitalité, il y avait aussi un homme simple et doux, capable de sauver une inconnue en détresse...

Et capable de gratouiller gentiment le ventre d'un cochon à trois pattes.

— Qu'est-ce que tu regardes ? demanda Natalia, les yeux brillant du même éclat que les étoiles qui éclairaient la nuit.

— Toi.

Comme il s'avavançait vers elle, la jeune femme recula d'un pas, et il eut un sourire amer. Il savait très exactement ce qu'elle pensait : elle ne voulait pas céder à cette incroyable attirance entre eux. Il éprouvait la même chose, mais ce qu'ils voulaient tous deux ne semblait avoir aucune importance. Cette... *chose* les dépassait.

— Arrête de me regarder.

Elle avait parlé d'un ton autoritaire, apparemment très déterminé, mais il la connaissait bien maintenant. Ou, en tout cas, il l'espérait. Elle était tout simplement effrayée, et il pouvait la comprendre. Il ne s'était jamais trouvé dans cette situation auparavant, obsédé par une femme au point de ne plus pouvoir se la sortir de l'esprit. Les femmes qui avaient traversé sa vie n'étaient jamais restées assez longtemps pour qu'il s'attache à elles. De toute façon, elles prenaient l'initiative de la rupture avant même qu'il ait eu le temps d'y penser.

Natalia n'avait pas l'air si pressée que ça de le rayer de sa vie.

C'était terriblement désarmant. Elle était désarmante.

— Tu continues à me fixer, remarqua-t-elle.

— Oui, reconnut Tim, avec un sourire placide. Tu es si belle. Je sais que ce n'est pas très original, et tu as sans doute...

Il s'apprêtait à dire qu'elle avait sans doute entendu ce compliment des centaines de fois, quand il vit ses yeux s'emplir de larmes.

— Natalia ? Quelque chose ne va pas ?

— Laisse-moi.

Visiblement embarrassée, elle fit un pas en arrière, et heurta Pickles qui se mit à bêler d'indignation.

— Oh !

Natalia pivota sur ses talons, les mains tendues.

— Je suis vraiment désolée.

Maladroitement, elle tapota la tête de la chèvre, et profita que Tim ne la voyait pas pour essuyer furtivement les larmes qui commençaient à couler sur sa joue.

— Fiche le camp, Pickles, ordonna Tim à l'animal, qui ne bougea pas d'un millimètre.

Puis il prit Natalia par les épaules et l'obligea à lui faire face.

— Dis-moi quelque chose.

— Misty est en train de jouer les pickpockets.

Le vieux cheval essayait vainement d'introduire le nez dans la poche de Tim, et ce dernier le repoussa en riant, s'attirant un hennissement vibrant.

Ne voulant pas être en reste, le cochon et la chèvre se mirent à crier à leur tour, dans une cacophonie assourdissante.

— Allez, viens, on sort de là.

Natalia avait les mains plaquées sur les oreilles.

— Quoi ?

— Je dis... Oh, pour l'amour du ciel !

Il la prit par la main et l'entraîna hors de l'enclos. Puis, au lieu de regagner la maison, il la guida vers le chemin qui menait aux écuries. Contournant les bâtiments, il la conduisit vers une butte d'où on pouvait contempler ses terres à l'infini.

La nuit était tombée depuis longtemps, mais les contours de la vallée, baignés de lune, étaient aussi nets qu'en plein jour. Le silence, à peine troublé par le crissement des insectes dans la prairie, avait quelque chose de troublant, et ils restèrent un long moment silencieux, assis l'un près de l'autre, s'abandonnant à la magie de cet instant d'harmonie et de sérénité.

Glissant la main autour de sa taille, Tim l'attira plus étroitement contre lui.

— Tu te sens mieux ?

Tendrement, il lui prit le menton entre les doigts et l'obligea à croiser son regard.

— Dis-moi ce qui se passe. Tu veux partir maintenant ? C'est ça ? Tu as le mal du pays ? Sally recommence à t'agresser ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu penses vraiment que je suis belle ?

Elle avait le nez rouge, les yeux bouffis, les cheveux en bataille, et une trace de poussière sur la joue qu'elle avait dû se faire en nourrissant les animaux. Ceux qu'elle prétendait détester.

— Tu es magnifique.

— Tu veux dire, en tant que femme ?

La question le surprit. A quoi d'autre aurait-il bien pu faire allusion ? Et puis, on avait déjà dû le lui dire.

— Évidemment.

— Oh, c'est la première fois qu'on me le dit. En tant que princesse, bien sûr, il m'arrive de recevoir des compliments. Pas si souvent que ça, en fait. Mais jamais en tant que femme.

Il avait presque oublié cette histoire de princesse. Il avait même fini par se convaincre qu'elle-même n'y pensait plus.

— C'est pour ça que je voulais venir ici. Je voulais savoir ce que ça faisait d'être une femme indépendante. Et il faut que je t'avoue quelque chose, Tim. Je n'ai jamais été aussi heureuse de ma vie.

Il songea à tout le travail qu'elle avait fourni, aux méchancetés que Sally lui avait fait subir, et à la facilité avec laquelle elle s'était adaptée à un monde totalement inconnu.

— Je pensais que tu ne resterais pas plus de deux jours. Ce n'est pas une vie facile.

— Non, mais elle est tellement authentique. Ici, mon apparence n'a aucune importance, et personne ne critique mes moindres faits et gestes. Tout cela va tellement me manquer.

— Je ne te chasse pas.

— Je sais, Tim. Mais il faut que je parte. Demain.

Elle laissa planer un court silence chargé d'émotion.

— Je n'ai pas le choix. Mais je veux que tu saches que tu vas me manquer.

Sans réfléchir, il se pencha pour effleurer ses lèvres d'un baiser. Juste pour la réconforter, lui faire comprendre qu'elle n'était pas toute seule. Un baiser d'adieu, en somme.

Mais un gémissement bref échappa à Natalia, incroyablement séduisant, et elle crispa les doigts dans ses cheveux.

Que pouvait-il faire d'autre que de resserrer son étreinte ? Il n'allait quand même pas la repousser. La caresse de sa langue contre la sienne ralluma aussitôt l'incendie qui couvait sous la cendre depuis leur dernier baiser, lui faisant oublier qu'il ne pouvait pas faire ça, qu'il n'avait pas le droit de profiter de la situation.

Mais elle se pressait contre lui, le renversait sur l'herbe, imprimant la pointe durcie de ses seins dans l'étoffe de sa chemise, plaquant ses hanches contre les siennes. Son baiser était passionné, d'une sensualité qui le faisait vibrer de plaisir.

C'était tellement bon...

Non ! Une minute. C'était mal, très mal. Un des deux devait se ressaisir, mettre fin immédiatement à cette étreinte.

Mais, Dieu lui pardonne, ce ne serait pas lui.

Tandis que leur baiser se faisait de plus en plus passionné et brûlant, Natalia accentuait les mouvements de ses hanches contre les siennes, portant son désir au paroxysme, et il comprit que le rappel à la raison ne viendrait pas d'elle non plus.

— Natalia, protesta-t-il faiblement.

Mais elle se redressa alors et le chevaucha. A travers l'étoffe de son jean, il percevait la chaleur de ses cuisses, éprouvait avec une acuité douloureuse le contact, si proche et pourtant inaccessible, de son intimité contre son sexe tendu par un désir violent.

— Natalia, ça va trop loin.

— Je veux emporter un souvenir de toi. Qu'y a-t-il de mal à ça ?

— Ce n'est pas assez. Tu mérites mieux qu'une seule nuit.

— Tu ne crois pas que c'est à moi de décider ?

D'un mouvement de hanches d'une sensualité bouleversante, elle s'employa à faire céder ses dernières résistances.

— Tu es le seul avec qui je me sens une vraie femme.

Ce qui n'était pas loin de lui laisser croire qu'il était un super héros.

— Tu es sûre que c'est bien ce que tu veux ?

Elle lui prit les mains et les posa sur sa poitrine.

— J'en suis certaine.

Tim fut parcouru d'un violent frisson en sentant contre ses paumes le globe durci de ses seins. Rejetant la tête en arrière, elle exposa sa gorge juste à la hauteur de ses lèvres, et il ne put résister à l'envie d'y déposer une pluie de baisers.

— Tu n'as pas idée comme c'est bon, gémit-elle.

Tim aussi se sentait merveilleusement bien et, en dépit de la nature incontestablement sexuelle de ce tête-à-tête, il avait le sentiment de vivre à cet instant l'accomplissement de son destin. Quelque chose qui allait bien au-delà du désir.

Le temps semblait s'être interrompu. La vallée baignait dans la lueur d'un magnifique clair de lune qui lui donnait un caractère féérique et irréel. Une indicible douceur dans l'air réveillait doucement ses émotions les plus secrètes. Et si Natalia était la femme qu'il lui fallait ? Pas une aventure parmi d'autres, mais la femme de sa vie, celle qu'il aimerait toujours ?

Natalia s'écarta soudain et ôta son T-shirt, renvoyant au néant ses interrogations métaphysiques. Son soutien-gorge de dentelle blanche subit le même sort, et elle offrit à son regard émerveillé deux seins ronds et pleins, d'une blancheur nacrée dans la lumière froide de la lune.

— Lève les bras, ordonna-t-elle.

Et, comme il s'exécutait, elle le débarrassa de son T-shirt, l'envoya voler derrière elle, et se plaqua contre son torse nu avec un soupir de bien-être.

— C'est mieux comme ça, non ?

Pas vraiment. A ce rythme-là, il n'allait pas pouvoir se contrôler très longtemps. Une situation qui ne lui était plus arrivée depuis ses années de flirt effréné au lycée.

Un soupir rauque vibra dans sa gorge tandis qu'il la faisait rouler dans l'herbe, prenant le dessus.

— Tiens-toi un peu tranquille.

— Mais, je croyais...

— Tu croyais mal.

Elle le dévisagea sans comprendre, puis se détendit quand il commença à faire courir ses lèvres le long de sa mâchoire, avant de tracer un chemin brûlant et humide vers ses seins.

— Où est ton piercing ? demanda-t-il, avant de refermer la bouche sur la pointe dressée comme un bourgeon prêt à éclore.

— Je suis trop douillette, parvint-elle à articuler entre deux soupirs de plaisir.

Elle essaya de ne pas s'affoler, de faire comme si elle avait fait ça toute sa vie, mais les sensations que les caresses de Tim éveillaient dans tout son corps, proches du vertige, la bouleversaient.

Qui aurait pu penser que l'amour physique était aussi délicieux ? Si elle l'avait su plus tôt, il y a bien longtemps qu'elle aurait essayé.

S'enhardissant, elle laissa descendre ses mains le long de son dos, suivant les sillons de sa puissante musculature, les crispa sur son admirable fessier.

La réaction de Tim ne se fit pas attendre, et il se pressa un peu plus contre elle, lui faisant éprouver toute la force de son désir.

Oh, oui, c'était décidément merveilleux.

Crispant les doigts sur la ceinture de son jean, elle en chercha le bouton à tâtons.

— Enlève-le.

— A vos ordres, Princesse.

Il s'exécuta, puis il s'attaqua au jean de Natalia, défit la boucle de sa ceinture, ouvrit lentement la fermeture à glissière, et le fit descendre le long de ses jambes, effleurant la peau sensible à l'intérieur des cuisses. Puis ses doigts rencontrèrent le liseré d'une culotte de dentelle, et il acheva de la dénuder. Se penchant pour lui embrasser le ventre, il dessina une suite de courbes savantes qui le conduisirent à l'aine, à l'intérieur des cuisses...

Jusqu'à présent, elle n'avait jamais compris pourquoi on faisait un tel cinéma autour de ces histoires de sexe. Elle avait eu de nombreux flirts et n'avait jamais rien ressenti de particulier sous leurs baisers plus ou moins expérimentés. Pour elle, les relations physiques se résumaient à une pantomime un peu dégoûtante. Ça faisait transpirer, ça emmêlait les cheveux et, d'après plusieurs de ses amies, ce n'était même pas satisfaisant.

Partant de là, elle ne s'était jamais donné la peine de vérifier.

Les doigts de Tim s'étaient aventurés au plus secret de sa féminité et elle laissa échapper un cri qui aurait pu l'horrifier tant il exprimait d'exigence enfiévrée, s'il elle avait conservé une once de pudeur.

Mais elle avait oublié jusqu'au sens de ce mot.

Il fit durer son audacieuse caresse jusqu'à ce qu'elle se cambre et se torde, haletante, et chavire, aveuglée par un tourbillon de couleurs.

— Ça va ? demanda-t-il.

Elle venait de vivre une expérience éblouissante et, sous la caresse de la brise nocturne qui rafraîchissait sa peau brûlante, étendue dans l'herbe odorante, elle éclata de rire.

— Je suppose que ça veut dire oui, remarqua Tim.

Il souriait, mais son expression paraissait tendue, et elle réalisa que, si elle s'était abandonnée jusqu'au bout de l'extase, lui n'en avait encore rien vécu.

— Je suppose qu'il y a autre chose ?

Tim leva un sourcil.

— Quand tu parles sur ce ton-là, tu as tout à fait l'air d'une princesse.

— S'il te plaît...

— Je ne demande pas mieux, mais je crois que nous avons un petit problème de protection.

— Dans la poche de mon jean.

Tim ouvrit de grands yeux.

— Tu te promènes avec un préservatif sur toi ?

— Amelia exige que j'en aie toujours un.

— Qui est Amelia ?

S'écartant un instant, il fouilla le jean de Natalia.

— Laisse tomber. Je ne crois pas que j'ai envie de le savoir.

Déchirant la pochette, il en sortit le préservatif.

Retenant son souffle, Natalia l'observa tandis qu'il le déroulait sur son sexe dressé, jugeant qu'elle n'avait jamais rien vu d'aussi troublant. La prochaine fois, elle lui proposerait de le faire elle-même, décida-t-elle.

Il s'allongea doucement au-dessus d'elle, retardant encore le moment d'unir leurs corps.

Elle ne pouvait plus attendre. Elle avait besoin de le sentir en elle, maintenant.

Avant qu'il ne réalise que c'était pour elle la première fois.

— Viens, s'il te plaît, demanda Natalia, si poliment que Tim en eût volontiers ri s'il ne concentrait pas tous ses efforts à se contrôler.

Impatiente, elle noua les jambes autour de lui.

— Tim.

D'un mouvement très lent, il se fondit enfin en elle, lui arrachant bientôt un cri de douleur.

Surprise, elle ouvrit de grands yeux, qui ne tardèrent pas à se remplir de larmes.

— Oh, mon Dieu, gémit-elle, sous la sensation inconfortable de brûlure.

Tim s'était immobilisé, abasourdi.

— Natalia, dis-moi que ce n'est pas vrai.

Elle cilla, et une larme roula sur sa joue.

— Ne sois pas fâché contre moi.

Elle remua les hanches, rien qu'un tout petit peu, et Tim serra les dents.

— Reste tranquille. Je vais te faire mal.

— Tu vas me tuer, si tu ne bouges pas.

— Natalia, ma chérie, je suis désolé...

Il esquissait le geste de se retirer mais elle plaqua les mains sur ses fesses et se tendit vers lui, s'ouvrant aux chocs de son corps.

Il l'entraîna bientôt dans une danse sauvage et, vague après vague, le courant impétueux du plaisir déferla sur elle. Presque aussitôt, Tim s'abandonna au vertige d'un bonheur trop longtemps attendu.

Il frissonnait encore quand il sentit contre ses fesses nues quelque chose de froid et d'humide.

Mister Pig.

— Fiche le camp, pour l'amour du ciel ! cria-t-il, exaspéré.

Il avait dû mal refermer la barrière, ce qui voulait dire que Pickles et Misty étaient en train de vagabonder dans la campagne.

Étouffant un juron, il se redressa.

— Quelque chose ne va pas ? s'étonna Natalia.

Oh, oui. D'abord, il se faisait la promesse de ne plus recueillir un autre de ces stupides animaux. Deuxièmement, pourquoi fallait-il qu'elle soit vierge ? Et enfin, pourquoi ne lui avait-elle rien dit ?

— Tim ?

Elle venait de tourner la tête et de remarquer Mister Pig.

— On dirait que nous avons un spectateur.

— Je sais. Mais il y a autre chose.

Un quatrième souci, et non des moindres, devait être ajouté à la liste.

— Attends. Tu ne vas pas gâcher cet instant merveilleux en disant une bêtise, n'est-ce pas ?

— J'aimerais bien, mais je ne peux pas faire autrement.

— Non, tais-toi.

— Je suis désolé, mais c'est important.

— Quoi ?

— Le préservatif s'est déchiré.

— Oh, non !

Il grommela et se passa la main sur le visage.

— Euh... Tim ? Est-ce que les préservatifs ont une date de péremption ?

Il laissa retomber sa main et lui révéla une expression consternée.

— Ne me dis pas qu'il traînait depuis des années dans ta poche.

— D'accord, je ne te le dirai pas.

Un soleil éblouissant inondait sa chambre de lumière quand Natalia se réveilla le lendemain matin.

Tandis qu'elle s'étirait voluptueusement, trois choses lui vinrent quasi simultanément à l'esprit. Ou plutôt non, quatre. Mais ce ridicule incident avec le préservatif n'était pas ce qui la préoccupait le plus. Inutile de paniquer à ce stade.

Quoi qu'il en soit, elle se sentait, premièrement, vaguement endolorie. Et le plus étrange, c'est qu'il s'agissait d'une douleur délicieuse, si tant est qu'une chose pareille puisse exister.

Deuxièmement, pour la première fois depuis son arrivée, elle ne s'était pas levée avant Tim pour lui préparer son petit déjeuner.

Troisièmement, et c'était là que résidait la plus grosse surprise, pour ne pas dire le choc phénoménal, elle était tombée amoureuse du cow-boy.

Il n'y avait pas le moindre doute, elle aimait Timothy Banning. Et ce n'était pas une amourette de vacances, mais le genre d'amour qui s'accordait avec la célèbre formule « quelque chose de vieux, quelque chose de neuf, quelque chose d'emprunté et quelque chose de bleu ».

Elle ne pouvait pas le lui dire. Il était un de ces honnêtes garçons comme on n'en faisait plus. Son sens de l'honneur le pousserait à prendre une décision stupide. Comme la demander en mariage, par exemple.

Elle avait bien des défauts, mais on ne pourrait pas lui reprocher d'avoir contraint un homme à s'engager pour toute la vie. Même si elle venait de découvrir à quel point elle avait soudain envie de se marier avec lui.

Quel dommage qu'elle ne se soit pas levée de bonne heure, comme tous les jours ! Il ne se serait rendu compte de rien. Mais elle ne pouvait plus revenir en arrière, maintenant.

Il avait essayé de lui parler la nuit dernière, entre deux tentatives pour attraper Mister Pig et Pickles, qui semblaient prendre un malin plaisir à s'échapper chaque fois que Tim allait leur mettre la main dessus.

Lorsqu'il avait réalisé que Natalia essayait elle aussi de s'enfuir, pour ne pas avoir à répondre à toutes les questions qui lui brûlaient visiblement les lèvres, il avait aussitôt renoncé à rattraper les animaux et l'avait capturée à la place.

Elle avait réussi à gagner du temps, en promettant de tout lui dire le lendemain avant de partir.

Son départ était désormais imminent, et elle ne savait pas ce qui lui était le plus pénible, l'idée de le quitter, ou celle de devoir l'affronter.

En fait, si elle avait eu son mot à dire, elle se serait tout simplement recouchée et, savourant la tiédeur des draps, elle se serait remémoré chaque seconde de leur étreinte, secrètement ravie de son nouveau savoir de femme.

Cela dépassait tout ce qu'elle avait pu imaginer.

Elle se laissa aller contre les oreillers, un bras glissé derrière la tête, et contempla le plafond en souriant aux anges.

Aujourd'hui, elle était totalement femme, et c'était formidable.

Soudain, son sourire s'évanouit.

Partir dans ces conditions étaient impossible. Elle n'y arriverait jamais. Et cela n'avait rien à voir avec son attachement pour cette terre, pour ces gens, y compris la fière et ombrageuse Sally.

C'était bien plus que ça. Une partie de son cœur allait rester ici, près de Tim. Il y avait tant de choses de lui qui allaient lui manquer : son sourire, sa voix, les émotions qu'il savait si bien lui faire ressentir...

Au souvenir de ce moment magique et tendre passé à s'aimer sous les étoiles, un frisson la parcourut. Tout son corps se tendit douloureusement, encore imprégné des caresses de Tim, réclamant son dû, se rappelant le plaisir déjà éprouvé.

Après tout, qui l'obligeait à se lever tout de suite ? Elle pourrait fermer les yeux, laisser son imagination vagabonder...

Mais on frappa à la porte, et elle se redressa vivement, le cœur battant à tout rompre avant même d'avoir entendu la voix désormais si familière.

— Natalia ?

La poignée pivota et la carrure imposante de Tim s'encadra dans la porte. Son regard l'enveloppa, étrangement préoccupé.

— Excuse-moi, je t'ai réveillée.

— Non, protesta-t-elle, surprise par le son de sa propre voix.

L'avait-il toujours rendue aussi nerveuse, pantelante à l'idée de sentir ses mains sur elle ? Ou n'était-ce que depuis la nuit dernière ?

— Je suis désolée pour le petit déjeuner. Tu dois mourir de faim.

Une expression étrange passa sur son visage.

— Non, ce n'est pas ça. Il faut qu'on parle, Natalia, à propos de ce qui s'est passé.

— Je m'en veux de vous avoir fait faux bond comme ça. Mais ce n'est pas grave. En faisant vite, je peux essayer de préparer quelque chose avant que tout le monde n'arrive.

Elle parlait, parlait, parlait. Un automatisme, chaque fois qu'elle se sentait nerveuse. Elle ne pouvait pas s'arrêter, sinon, elle allait s'effondrer. Il était tellement beau, et elle avait tellement envie de rester avec lui.

— Qui va préparer le repas quand je serai partie ?

— Je n'en sais rien, et je m'en moque. Ce qui m'intéresse c'est ce qui s'est passé la nuit dernière.

— J'aurais dû t'aider à former quelqu'un.

Elle ne pouvait pas agir comme si tout était normal. Pas quand sa vie était en train de s'effondrer.

— Je devrais peut-être rallonger mon séjour, le temps que tu passes une annonce et que tu me trouves une remplaçante.

Une lueur de soudaine détresse dans le regard, il s'assit sur le bord du lit et lui caressa doucement la joue.

Très mauvaise idée ! Elle était à deux doigts de craquer. Elle sentit qu'elle manquait d'air et se mit à fixer obstinément le plafond.

— Regarde-moi. S'il te plaît.

Les doigts de Tim glissèrent sous sa nuque, s'enfoncèrent dans ses cheveux, et elle sentit ses résistances faiblir. Ça n'allait pas. Cette sensation de faiblesse et de dépendance était inacceptable. Elle avait besoin d'un peu de distance.

— Je dois...

Quoi ? Se désintégrer ?

— ... prendre ma douche.

— Tu m'évites, Natalia. Mais il faut pourtant que nous parlions.

— Je n'en vois pas l'utilité.

Elle essaya de se dégager, mais Tim lui bloqua les épaules.

— Tu étais vierge. Pourquoi m'as-tu laissé aller jusqu'au bout ?

— Il fallait bien que ça m'arrive un jour ou l'autre.

Elle grimaça un sourire qui se voulait narquois, mais elle avait la gorge serrée par les larmes.

— Laisse-moi, maintenant. Il faut que je...

Avec une douceur qui faillit avoir raison de son héroïsme, Tim lui caressa la joue.

— Il s'est vraiment passé quelque chose de différent avec toi, de très spécial. Mais tu aurais dû me le dire.

— Je ne savais pas comment.

— Tu aurais pu essayer : « Au fait, Tim, c'est la première fois » ou bien : « Alerte ! État de virginité certifié. »

— Tu m'en veux ?

— Tu es folle !

Il hocha la tête et se pencha pour effleurer ses lèvres d'un baiser.

— J'aurais mieux aimé le savoir, c'est tout. J'aurais agi différemment.

— Tu as été parfait.

— J'aurais pu nous trouver un lit, m'assurer qu'il n'y avait pas de spectateurs indésirables.

Dans ses yeux elle pouvait lire tant de tendresse, de chaleur et de complicité, qu'elle sentit son cœur se serrer.

— Oh, Tim ! Que puis-je dire de plus ?

Parler était une telle souffrance. Le simple fait de le regarder était une souffrance.

— Les princesses sont généralement élevées dans un cocon. Si j'étais encore vierge, c'est que je n'ai jamais vraiment eu l'occasion de... ne plus l'être.

Tim se rembrunit.

— Alors, c'était juste une question d'opportunité ?

— Non. Bien sûr que non. Avant hier soir, je n'avais jamais rencontré quelqu'un avec qui j'avais envie de... hum... dormir.

— Nous n'avons pas exactement dormi ensemble.

— Je sais.

— Ce qui nous amène à un autre problème. Tu vois ce que je veux dire ?

Natalia se vit soudain avec un bébé, installée au ranch pour toujours parce que Tim ne voulait pas que son enfant grandisse loin de lui. Son cœur se mit à battre follement à cette idée. Oh, si seulement elle pouvait avoir cette chance...

— Natalia ?

Elle chassa d'un battement de paupières cette merveilleuse perspective de partager sa vie pour toujours.

— Quoi ?

— Promets-moi que tu me tiendras au courant. Où que tu sois, appelle-moi. Je veux savoir.

— Mais...

— Promets-le-moi, Nat.

Et qu’advierait-il d’eux ? Il voulait juste savoir si elle était enceinte. Si elle ne l’était pas, tant mieux, inutile d’écrire ou de téléphoner.

Elle était libre de partir. Pas de regrets, pas de serments éternels...

— D’accord, dit-elle, en s’efforçant de maîtriser le tremblement de sa voix.

Repoussant les draps, elle se rua vers la salle de bains.

— Je préparerai le déjeuner avant de partir, annonça-t-elle, en refermant la porte derrière elle.

Tim ne répondit rien. Il avait probablement déjà quitté la pièce.

Dans un état de désarroi comme elle en avait rarement éprouvé, Natalia se glissa sous la douche.

Comme tous les matins, l’eau était glacée.

Tant mieux. Il y avait au moins un avantage à subir le ruissellement frigorifiant du jet : elle n’avait plus assez de souffle pour pleurer.

Revigorée par la douche, tout au moins physiquement, Natalia descendit dans la cuisine et commença à préparer le déjeuner.

Ses efforts se limitèrent en fait à laisser doucement mijoter les restes du chili de la veille, et à prévenir Sally qu’elle n’aurait qu’à se débrouiller avec les hommes. Après tout, ils avaient tellement apprécié hier soir sa première tentative en matière de nourriture typiquement américaine qu’ils pourraient bien se contenter du même plat deux jours de suite. Et, de cette façon, elle aurait plus de temps pour préparer son départ.

Elle n’aurait même pas besoin de revoir tous ces gens. Et plus particulièrement Timothy Banning, qui semblait furieusement pressé de se débarrasser d’elle.

Dès que Sally eut quitté la cuisine, prétextant que l’odeur de la nourriture lui donnait envie de vomir, Natalia se laissa tomber sur une chaise, le cœur lourd.

Soudain, une certitude l’envahit. Elle ne pouvait pas faire ça. Elle ne pouvait pas partir sans les revoir une dernière fois.

Quittant la maison, elle suivit le chemin qui menait à l’écurie, s’emplissant les yeux de ce paysage qu’elle aimait tant.

Si seulement elle avait pu rester. Il aurait suffi d’un signe de la part de Tim.

Un sourire plein d’espoir aux lèvres, elle ouvrit la porte, s’apprêtant à signaler sa présence d’une exclamation enthousiaste.

Le spectacle qui s’offrait à ses yeux la glaça.

Assis autour d’un réchaud électrique, les hommes étaient tous là, surveillant avec des yeux gourmands la cuisson de hamburgers surgelés.

— Qui veut des chips ? proposa Seth. Deux dollars le sachet. Je n’ai pas trouvé moins cher. C’est vraiment de l’arnaque dans ces stations-service.

Une odeur de viande grillée et de fromage fondu commençait à envahir l’écurie. A côté du réchaud, Grincheux semblait attendre qu’une âme compatissante lui en jette un

morceau. Non loin de là, Mister Pig reniflait d'un air écoeuré une gamelle, remplie de chili. Son chili.

Même le cochon ne voulait pas de sa nourriture !

— Qu'est-ce que vous faites ? s'écria Natalia, horrifiée.

Tim, qui s'apprêtait à porter une poignée de chips à sa bouche, suspendit son geste, l'air coupable.

— Natalia.

— C'est effectivement comme ça que je m'appelle.

Tout le monde adopta une mine contrite, essayant de dissimuler les différents en-cas qu'ils avaient commencé à déguster, à l'exception de Sally qui sembla prendre un malin plaisir à mordre avec appétit dans un hot dog.

Peut-être une faille pouvait-elle s'ouvrir juste sous ses pieds et l'engloutir ? A moins qu'un bataillon d'extraterrestres ne vienne soudain l'enlever. Même se faire passer les menottes serait moins embarrassant que de devoir affronter cette situation.

— Je croyais qu'il s'agissait uniquement d'un rituel avec le chocolat.

— Euh... les hamburgers, c'est nouveau, expliqua Jack. On avait envie de changer.

— Depuis combien de temps mangez-vous en cachette ?

Pete s'absorba dans la contemplation de ses bottes, et Seth choisit d'étudier le plafond. Tim grimâça et ouvrit la bouche pour répondre, mais sa sœur le prit de justesse.

— Depuis le début, dit-elle avec une gaieté non dissimulée.

— Sally !

— Oh, je t'en prie ! J'en ai plus qu'assez de prendre des gants pour ne pas froisser les sentiments de ta protégée.

Elle se tourna vers Natalia.

— Tu sais que je ne t'aimais pas. Je t'en voulais d'avoir débarqué comme ça dans nos vies, j'étais jalouse de ton physique et de ton assurance. Je détestais ta façon de regarder Tim quand tu ne te croyais pas observée...

— Pourquoi tu ne me dis pas tout simplement ce que tu penses ?

— Ce que je pensais. Aujourd'hui, je te trouve sympa. C'est juste ta cuisine qui est atroce.

— Ne l'écoute pas, intervint Tim.

— Ah non ? Alors, explique-moi ce que tu étais en train de faire. Ou, plutôt non, moi, je vais te le dire. Tu te débarrasses de mes plats en les donnant aux animaux. Et même eux n'en veulent pas. Tu sais quoi ? Je crois qu'il est temps que je m'en aille.

Elle n'avait pas de bonne fée dans ses relations qui puisse régler tous ses problèmes d'un coup de baguette magique, mais elle avait Amelia.

L'air terriblement désolé, Tim lui posa une main sur le bras.

— Attends ! Nous voulions éviter de te faire de la peine, c'est tout.

Elle le savait bien, ce qui ne rendait la situation que plus embarrassante.

— Tu me payais pour gâcher la nourriture, Tim. As-tu la moindre idée de ce que j'en pense ?

— Que tu es une petite veinarde ? suggéra Sally.

— Je voulais que tu restes, expliqua Tim.

Derrière lui, les hommes se raclèrent la gorge.

— Nous voulions que tu restes. Et puis, avant que je ne découvre que tu étais la femme la plus forte et la plus courageuse qui soit, je voulais t'aider. Je ne voulais pas que tu partes avant que tu ne t'en sentes prête.

— Tu sais, ce n'est pas la peine de t'en faire pour moi. Il me suffit de claquer des doigts pour que quelqu'un vienne me chercher. Etre princesse n'a pas que des inconvénients.

— Tu as encore bu le madère pour faire les sauces ? ironisa Sally.

— Oh, ça va ! J'ai assez mal à la tête sans que tu en rajoutes.

Sally se tourna vers son frère et se vissa l'index sur la tempe, signifiant clairement ce qu'elle pensait de Natalia.

— Oui, je suis folle, confirma cette dernière. Complètement folle de m'être embarquée dans cette histoire.

Elle sortit son portable de la poche de son jean et composa le numéro, les yeux fixés sur Tim.

— C'est terminé. Je rends mon tablier.

A chaque sonnerie, il lui semblait qu'un morceau de son cœur se détachait. Mais il n'y avait plus moyen de faire machine arrière. Elle était en train de passer le coup de fil qui allait définitivement la faire changer de cap.

— Euh... Princesse ? interrogea Sally. A moins que tu n'appelles... je ne sais pas, moi, en Sibérie, tu as fait trop de chiffres.

— Grunberg n'est pas en Sibérie.

Natalia attendait avec impatience qu'Amelia décroche et, quand sa nounou lança un « allô » plein d'entrain, elle faillit se mettre à pleurer.

— Amy ?

— Natalia, chère enfant !

— Je...

Les yeux fixés sur Tim, Natalia déglutit avec difficulté.

— Vous avez besoin de moi, devina sa nounou.

— Oui.

— Je ne suis pas loin. Je serai là dans quelques minutes.

La communication fut coupée, et la jeune femme resta quelques instants à contempler son téléphone, hébétée. Amelia n'était pas loin ? C'était bien d'elle d'être déjà au courant.

Comme la fois où Lili et elle avaient fui le palais dans un camion de livraison et s'étaient perdues dans Spitzenstein, leur capitale.

Amelia les avait retrouvées en un clin d'œil et les avait reconduites au bercail sans poser de questions.

A croire que leur nounou était véritablement une fée.

Tout le monde dans l'écurie l'observait comme si sa folie ne faisait plus l'ombre d'un doute. Tout le monde, à l'exception de Tim. Le regard solennel, il avança vers elle et, devant ses hommes réunis, il prit son visage entre ses mains et déposa sur ses lèvres un baiser d'une infinie tendresse. Puis, ses mains glissèrent sur ses épaules, le long de ses bras, et il entrelaça ses doigts aux siens.

— Je ne sais pas quoi dire, Natalia.

« Dis-moi : ne t'en vas pas, reste avec moi pour toujours. Dis-moi que tu m'aimes. »

— Tu pourrais juste me dire au revoir, dit-elle d'une voix tremblante.

— Je n'aime pas les adieux.

Il éleva une de ses mains à ses lèvres et déposa un baiser au creux de sa paume.

— Surtout s'ils te concernent.

— Oh, tu sais...

Elle haussa les épaules, avala péniblement sa salive et se composa un sourire enjoué.

— On savait depuis le début que ça finirait comme ça.

— Absolument ! intervint Sally. Et on pourrait demander à Josh de la remplacer. Il cuisine divinement. D'ailleurs, il fait tout divinement.

Tim désigna la porte d'un geste de la main.

— Dehors ! Sortez tous d'ici.

— Mais, c'est juste cuit à point, protesta Pete.

— Et puis, je crois que tu vas avoir besoin d'aide pour la convaincre de rester, ajouta Jack.

Sally se contenta de se jeter sur son hamburger.

Natalia réussit l'exploit de sourire de nouveau.

— Ne dites pas de bêtises ! Je ne peux pas rester. Et cela vaut mieux pour vous si vous ne voulez pas mourir de faim.

— Dehors, répéta Tim.

Et, comme Natalia pivotait vers la sortie, il la retint par la main.

— Pas toi.

La façon dont il la regardait, avec un mélange de frustration et de ferveur, de tendresse et d'agacement, lui donna envie de l'embrasser et de le gifler en même temps.

— Bon, dit-il, en lui repoussant une mèche de cheveux derrière l'oreille. Que se passe-t-il, maintenant ? Tu vas prendre le bus, chercher un autre job ?

Elle le dévisagea avec incrédulité.

— Tu ne m’as pas entendue téléphoner ?

— Si, mais je me demandais où tu avais l’intention d’aller.

— Pourquoi ?

— Eh bien, au cas où... peut-être...

— Pourquoi, Tim ?

Au lieu de répondre, il tendit l’oreille.

— Écoute, qu’est-ce que c’est ?

Au loin montait un vrombissement insolite, irritant comme le vol d’un bourdon, que Natalia reconnut aussitôt.

— Il y a un service de livraison par hélicoptère dans le coin ?

— Non.

— Tu connais quelqu’un qui en possède un ?

— Non.

— Alors, ça doit être pour moi.

Tim resta un instant hébété. Rien de bien nouveau quand il s’agissait de Natalia. Puis, retrouvant ses esprits, il la suivit hors de l’écurie, hésitant entre la panique et l’incompréhension. Disons qu’il penchait pour quatre-vingt-dix pour cent de panique.

Elle partait pour de bon. Il savait bien que ce jour finirait par arriver, mais il n’imaginait pas qu’il en souffrirait autant.

La douleur était abominable au point qu’il plaqua la main sur son cœur et baissa les yeux à la recherche d’une trace de sang. Il n’y avait rien, bien sûr, mais cela lui faisait l’effet d’un coup de poignard.

Il n’allait pas survivre à son départ.

Un hélicoptère aux flans frappés d’un écusson royal venait de se poser dans le jardin. Dans leur enclos, Pickles et Mister Pig braillaient de détresse. Sally observait la scène à quelques pas de là, immobile et silencieuse. Un fait rarissime.

Tandis que le bruit du rotor décroissait, la porte s’ouvrit et une femme à la silhouette imposante en sortit.

— Amelia Gordon, dit-elle d’une voix de stentor.

Médusé, Tim se contenta d’un bref signe de tête, et détailla la visiteuse. Cheveux blancs, yeux perçants, d’un bleu si pâle qu’il en paraissait presque transparent, lourde sacoche de cuir et tailleur de tweed.

Natalia elle-même semblait surprise.

— Comment saviez-vous où j’étais ?

La vieille dame sortit un parapluie pliant de son sac, et s’abrita du soleil.

— N’ai-je pas toujours été là quand vous aviez besoin de moi ?

— Bien sûr, mais...

Amelia émit un claquement de langue réprobateur.

— Une semaine aux États-Unis, et vous avez déjà oublié vos bonnes manières. On ne contredit pas son interlocuteur.

Natalia se mordit la lèvre, comme pour contenir un sourire.

— Ça me fait tellement plaisir de vous voir, Amelia.

D'un geste plein de fougue, elle se jeta dans les bras de sa nounou.

Par-dessus sa tête, Amelia jeta un coup d'œil pour le moins inamical à Tim. Leurs regards s'affrontèrent, lutte de deux volontés. Mis à nu, percé jusqu'au plus profond de l'âme par les prunelles bleues qui semblaient le disséquer comme deux scalpels affûtés, Tim serra les mâchoires et redressa les épaules.

Il fit quelques pas vers les deux femmes et tendit la main.

— Tim Banning. Un ami de Nat.

— Faites-vous allusion à Son Altesse Sérénissime ? Si c'est le cas, vos manières laissent quelque peu à désirer. Ignorez-vous comment il faut s'adresser à une personne de sang royal ?

— Euh...

— Amelia, intervint Natalia, sans quitter Tim des yeux. Ils n'ont pas de famille royale au Texas. Fichez-leur un peu la paix.

— Leur fiche la paix ? Dieu du ciel, ma chère enfant, vous avez passé trop de temps avec ces gens. Vous commencez à parler comme eux.

Deux hommes vêtus de noir, l'air sinistre, descendirent de l'hélicoptère et s'inclinèrent devant Natalia.

Sally, qui observait la scène d'un air vaguement ironique, avachie contre une barrière, se redressa aussitôt, comme au garde à vous.

Et Tim eut l'impression que son cœur s'arrêtait de battre. Quelque part au fond de son esprit, il l'avait toujours su. Natalia était une vraie princesse. Et elle allait disparaître de sa vie aussi subitement qu'elle y était entrée. Sachant qu'il devait faire quelque chose pour apaiser ce terrible sentiment que plus rien ne serait jamais pareil, il tendit la main vers elle. Il avait besoin de la toucher, de se prouver qu'il n'avait pas rêvé.

Les deux hommes en noir lui barrèrent aussitôt le passage.

Natalia leur adressa un signe de tête presque imperceptible et ils reculèrent. Juste ce qu'il fallait. Natalia et lui étaient complètement cernés par sa suite. Pas question d'intimité.

Ce qu'il avait à lui dire ne pourrait donc s'accomplir qu'en public.

— Au revoir, dit Natalia d'une voix douce, les yeux brillants. Je sais que je n'ai pas été vraiment à la hauteur comme cuisinière, mais j'ai passé une semaine merveilleuse ici.

— Je ne me sens pas prêt à te dire au revoir.

— Alors, dégage et laisse la place aux autres, intervint Sally.

L'air béat d'une groupie à la sortie d'un concert, elle examinait Natalia comme si elle n'en croyait pas ses yeux.

— Alors, c'est vrai. Tu n'es pas folle, finalement.

Natalia échangea avec Tim un regard empli de questions.

— Je ne dirais pas ça.

— Ouais, je vois ce que tu veux dire, dit Sally, à qui cet échange muet n'avait pas échappé. Mais, écoute, il faut que je te dise un truc. J'ai été vraiment désagréable avec toi, et j'en suis désolée.

— Mais, non, tu ne l'es pas, ironisa Natalia.

Sally lui répondit sur le même ton.

— O.K., je ne suis pas désolée. De toute façon, c'est dans ma nature, je suis désagréable avec tout le monde. Mais je regrette quand même de t'avoir fait de la peine. Finalement, tu ne t'es pas si mal débrouillée. Tu as travaillé dur, tout en gardant le sourire. Ça me plaît. Et, aussi bizarre que ça paraisse, toi aussi tu commençais à bien me plaire.

— Voyez-vous ça !

Le sourire de Natalia se fit moins assuré.

— Tu aurais donc un cœur comme tout le monde ?

— Mouais, marmonna Sally, la voix un peu enrouée. N'empêche que ta cuisine est infecte.

Maladroitement, elle referma les bras autour de Natalia et la serra contre elle.

— Prends soin de toi, murmura-t-elle.

Tim vit les émotions se succéder sur le visage de Natalia. Elle eut l'air surprise, émue, sur le point de fondre en larmes.

Et ses hommes, attroupés autour de lui, n'étaient pas loin d'éprouver la même chose.

Désignant Natalia d'un geste du menton, Jack articula : « Garde-la. »

La garder. Il était drôle, lui. Comment si c'était aussi simple !

— Arrête de te nourrir de barres chocolatées, dit Natalia, en rendant son accolade à Sally. Il n'y a rien de plus malsain.

— D'accord, promit la jeune fille, en s'écartant pour céder la place à son frère.

Tim n'avait pas quitté Natalia des yeux. Si elle partait, sa vie ne serait plus jamais la même. Pas sans son sourire, son humour et sa joie de vivre. Elle avait fait de lui une personne meilleure, elle lui avait appris à ouvrir son cœur. Elle ne pouvait pas s'en aller.

— Natalia, il faut que je te dise quelque chose.

Elle regardait vers l'hélicoptère, visiblement impatiente de partir.

— Quoi ?

— Ne pars pas.

Elle tourna brusquement la tête vers lui, les yeux écarquillés, puis son regard passa d'Amelia aux gardes du corps, avant de revenir sur lui.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Ne pars pas.

— Mais...

Elle s'humecta les lèvres du bout de la langue.

— On m'attend. C'est ce que tu voulais, non ? T'assurer qu'on prenne soin de moi. Eh bien, tu vois, tu n'as plus aucun souci à te faire.

— La question n'est pas là.

— De quoi s'agit-il, alors ?

Elle voulait qu'il le dise maintenant, devant tout le monde.

— Vas-y, siffla Jack entre ses dents. Crache le morceau.

— Allez, renchérit Seth. Dis-lui.

Tim essaya de les ignorer.

— Il s'agit de nous.

— Ouais, super, patron, l'encouragea Josh en levant les pouces. Allez-y franco !

C'est ce qu'il aurait déjà fait, bon sang, si on ne venait pas l'interrompre toutes les cinq minutes.

— Bon, je ne veux pas que tu partes, parce que je t'aime, voilà !

Un concert de sifflets et de cris de victoire éclata derrière lui.

— Tu m'aimes, répéta lentement Natalia, d'une voix qu'elle ne se connaissait pas, tellement calme et sereine.

Personne n'aurait pu deviner que ses jambes la soutenaient à peine. Au moindre coup de vent, elle se serait sans doute effondrée.

— Oui.

Tim lui adressa un sourire des plus désarmants et contempla leur public déchaîné.

En fait, Amelia et les gardes du corps n'avaient pas l'air de se réjouir, mais les autres le faisaient pour eux.

— Écoute, tu ne crois pas que nous pourrions aller discuter de ça à l'intérieur ?

— Il ne saurait en être question, jeune homme, s'interposa Amelia, en agitant son parapluie sous le nez de Tim. Son Altesse ne peut vous accompagner sans chaperon.

— Amelia, je vous en prie. J'ai passé toute la semaine avec lui.

L'austère vieille dame se redressa de toute la hauteur de son impressionnante silhouette et parut... plus revêche encore.

— Qu'est-ce à dire ?

— Ce n'est pas ce que vous croyez, s'empressa de préciser Natalia, tout en se gardant

bien de croiser le regard de Tim. J'ai travaillé ici, à faire la cuisine et à me rendre utile. Oh, Amy, j'ai adoré ça. Recevoir un salaire, gagner ma vie toute seule...

— Vous n'avez pas besoin d'argent.

— Je sais, mais...

— Excusez-moi ? coupa Tim avec un mouvement de la main pour attirer l'attention des deux femmes. Nous n'avions pas terminé.

Au mépris des gardes du corps, il prit Natalia par les épaules et l'obligea à se tourner vers lui.

Les yeux plongés dans son regard limpide, la jeune femme y lut tout ce qu'elle avait toujours voulu y trouver.

— Tu m'aimes, répéta-t-elle, extasiée. Moi, la femme.

— J'aime la femme qui me fait rire, celle qui éclaire mes jours, celle avec qui je veux vivre encore quand je serai vieux et grisonnant et que je ne pourrai plus monter à cheval.

— Mais je ne sais pas cuisiner à l'américaine.

— Ça doit pouvoir s'arranger.

— Et la princesse ?

Elle retint son souffle. A ses côtés, Amelia esquissa un mouvement et elle la retint d'un geste. Connaissant sa chère vieille amie, cette dernière était bien capable d'assener un coup de parapluie sur la tête de Tim si elle ne jugeait pas sa réponse satisfaisante.

— Tim, tu m'aimes, on est d'accord. Mais, que fais-tu de la princesse ?

— Elle peut rester aussi.

Il prit son visage dans ses grandes mains puissantes, juste comme elle aimait.

— Je veux tout de toi, Natalia. Le cuir, le jean, et même le brillant à lèvres bleu. Mais eux, j'espère qu'ils ne nous accompagneront pas en voyage de noces, ajouta-t-il avec un regard vers les gardes du corps.

Bon, cette fois, c'était certain, elle avait arrêté de respirer.

— Quel voyage de noces ?

Il repoussa une mèche de cheveux derrière son oreille et lui caressa la joue.

— Tu veux bien m'épouser ? Comme ça, tu pourras m'empêcher de recueillir trop d'animaux éclopés et de manger trop de barres de chocolat.

— J'aime bien tes animaux éclopés, dit-elle, avec des larmes dans la voix. Mais...

— Parce qu'il y a un mais ? Amelia a pourtant dit qu'il ne fallait pas contredire son interlocuteur, tu te rappelles ?

— Je ne pourrai jamais te demander de renoncer à tout ça. Je sais tout ce que ce ranch représente pour toi. Mais ma famille, mon pays, c'est important aussi pour moi.

— Il doit sûrement y avoir un compromis, suggéra-t-il, d'un ton mal assuré. Je pourrais demander à Sally de diriger le ranch à mi-temps. De toute façon, c'est déjà elle qui

commande ici.

— N’importe quoi, protesta Sally.

Natalia s’agrippa à son poignet et le dévisagea, sincèrement surprise.

— Tu abandonnerais tout pour moi ? Tu viendrais vivre dans un pays que tu ne connais pas ?

— Natalia, j’irais sur la lune, si tu y vivais. Tout ce que je veux, c’est être avec toi.

Natalia n’osait même plus ciller, de peur que cet homme si fort, si tendre, si incroyable, ne disparaisse.

— Et moi, je veux vivre au Texas.

Amelia toussota.

— C’est vrai, dit Natalia, sans détacher les yeux de Tim. Je regrette de vous décevoir, Amy, mais je l’aime.

Amelia renifla, puis elle ouvrit son immense besace de cuir et en sortit un mouchoir de fine batiste, dans lequel elle se moucha bruyamment.

Natalia en resta quelques secondes sans voix.

— Amy ?

Snif. Snif.

— Vous pleurez ?

Jamais une telle chose n’était encore arrivée.

— Oh, chère enfant. Si vous saviez depuis combien de temps j’attends ce moment. C’est tellement beau, l’amour. Vous allez être si heureuse.

— Mais elle n’a pas encore dit qu’elle était d’accord, intervint Tim.

— Les mots sont inutiles, jeune homme. Il suffit de savoir écouter son cœur.

— Sans doute, mais j’aimerais bien entendre Natalia me le dire.

Elle n’avait jamais fait ça avant. Elle n’y avait même jamais pensé. En fait, avant de venir au Texas, avant de rencontrer Tim, elle ne s’était souciée que d’elle-même, se demandant si elle rencontrerait un homme capable de l’aimer sincèrement, et pas si elle pourrait lui rendre cet amour.

Ce n’était plus un souci, désormais. En fait, toutes ses craintes s’étaient envolées.

— Je t’aime, dit-elle, avec toute la conviction dont elle était capable. Je t’aime, Timothy Banning.

Un sourire triomphant apparut sur le visage baigné de larmes d’Amelia.

— Vous voyez ?

— Il y a deux secondes, vous étiez prête à me frapper avec votre parapluie, remarqua Tim, que la soudaine cordialité d’Amelia déconcertait.

— Amy est féroce, mais loyale, ne put s’empêcher de la défendre Natalia.

Tout était tellement parfait. Elle avait envie de rire et de pleurer en même temps.

— Et je ne veux pas que tu renonces à quoi que ce soit. J'ai vraiment envie de vivre ici, affirma-t-elle en se tournant vers Amelia. Vous viendrez me voir souvent ?

— Vous savez bien que oui.

— Mais il faut que tu me promettes quelque chose, dit-elle à l'attention de Tim.

— Tout ce que tu voudras, s'empressa-t-il de répondre.

— Si je ne suis pas enceinte, finalement...

Amelia eut un hoquet outragé, puis elle assena un coup de parapluie dans les jambes de Tim.

— Ce n'était pas sa faute, Amy. Bref, pour en revenir à ce que je disais, si je ne suis pas enceinte, je veux le devenir très vite. Tu es d'accord ?

Les yeux brillant d'émotion contenue, Tim la saisit par la taille et l'attira contre lui.

— Vos désirs sont des ordres, Princesse.

— Votre Altesse Sérénissime, le reprit Amelia, incorrigible.

— Et pourquoi pas la reine du Far West ? proposa Jack.

— Et pourquoi pas l'impératrice « Enquiquineuse Première » ? suggéra Sally, dans un louable effort diplomatique.

— Et pourquoi pas, madame Banning ? termina Tim.

Le cœur gonflé de tendresse, Natalia se blottit contre lui.

— Je préfère la dernière proposition, décida-t-elle.